

DÉTECTIVE

Le secret de l'assassin



Paul Gorguloff, l'assassin du Président de la République, est-il un détraqué solitaire, ou l'instrument d'une organisation terroriste?

(Lire, pages 8 et 9, l'enquête de notre collaborateur Marcel Montarron.)

AU SOMMAIRE (Le droit de grâce, par Henri Danjou. — Le verdict des tropiques, par Bill Carlton. — Un autre Fourvière, par F. D. — La porte ouverte, DE CE NUMÉRO (par Etienne Hervier. — Elections hors la loi, par M. Larique. — La jeunesse pourrie, par XXX. — Le mystère au trésor, par Alex Coutet.

PAR TOUT

Crime politique

Il y a quelques semaines, à cette même page, notre ami Jean Montigny, député de la Sarthe, publiait sur les crimes politiques, et plus particulièrement sur ceux qui marquèrent ces dernières années, une étude où la documentation de fait s'alliait à de pénétrantes observations.

« ... Nous voudrions que ces lignes — concluait M. Montigny — inspirent l'horreur de ces crimes politiques, dont la sottise le dispute à l'ignominie... De quelques raisons que les assassins essaient de justifier leur acte criminel, celui-ci n'en reste pas moins atroce. Et le plus souvent, même à l'égard de leur propre parti, leur geste est, selon un mot célèbre, plus qu'un crime : une faute. »

A l'heure où nous tentons d'inscrire sur le papier les impressions immédiates que provoque l'abominable attentat dont M. Paul Doumer a été victime, il est encore trop tôt pour voir clair, pour porter un jugement définitif. L'assassinat du chef de l'Etat, qui avait su, par la dignité de sa vie, imposer à tous, de quelque parti qu'ils fussent, un sentiment de respect, a suscité une indescriptible émotion.

Odieux et imbécile : les mêmes qualificatifs se retrouvent sous toutes les plumes ; c'est qu'il n'en est pas d'autres pour apprécier plus exactement les caractéristiques d'un crime de cet ordre...

Nous ne savons encore qui est ce Paul Gorguloff : la recherche de la ou des responsabilités en cause exigera un certain temps ; qu'il nous suffise de noter toutefois que l'assassin avait fait l'objet, en novembre dernier, d'une décision administrative, lui refusant de séjourner en France... Il est resté sur notre territoire et a pu commettre son forfait.

Crime politique, qu'est-ce à dire ? Encore qu'il nous déplaît d'user d'une expression, désormais consacrée dans le vocabulaire courant, on peut ranger ce crime dans la catégorie des crimes dits « passionnels », par opposition à ceux dont le mobile est un intérêt pécuniaire.

Crime passionnel et il faut bien le dire, comme tel, crime imbécile : un sentimentalisme dangereux, une pitié souvent mal placée, ont fait excuser pendant trop longtemps, dans l'esprit public, ces aberrations qui faisaient de la vie humaine une monnaie de règlement des vengeances privées...

Dans ce journal, où nous nous honorons de ne méconnaître aucun des principes d'humanité qui doivent corriger la rigueur des institutions, nous avons eu, de même, le souci constant d'éviter les erreurs de jugement qui faussent l'exercice de la justice et compromettent gravement l'ordre social ; nous avons dénoncé l'aveuglement de certains verdicts et rappelé qu'il était nécessaire de revenir à des notions de clarté et de bon sens, d'où serait exclu un romantisme néfaste...

Ce qui frappe le plus, quand on examine isolément chacun de ces faits divers sensationnels, où la victime apparaît comme un symbole expiatoire, c'est à la fois l'injustice de l'acte, son inutilité, la contradiction qu'il porte en lui-même... Le meurtre de M. Paul Doumer restera dans l'histoire comme le type le plus stupide de ce genre de crime. Il ne faut même pas essayer, parce qu'une raison de décence élémentaire l'interdit, de démontrer que nul homme d'Etat ne méritait, moins que le Président de la République, un pareil destin...

Du cas tragique qui, dans le pays tout entier et à l'étranger, vient de causer une immense stupeur, il faut s'élever à des considérations générales : le meurtrier qui, « pour libérer sa conscience » — selon la formule qu'ils adoptent tous — a voulu protester contre tel régime de violence, telles injustices, commence par employer la méthode même qu'il veut réprimer.

Sans se laisser entraîner à des réactions qui dépasseraient le but et dont se gardent les pouvoirs publics, il conviendra peut-être de se souvenir que la France est de tous les pays du monde celui qui, en ces dernières années, détient le record des crimes politiques, et de prendre en conséquence certaines mesures de sécurité.

CRIME et L'ATTENTAT

LE GRAND CONCOURS DE DÉTECTIVE

Voir en page 16 le second document et lire en page 14 le règlement

LISTE DES PRIX

PREMIER PRIX
Quinze mille francs en espèces.

2° Prix, valeur 11.000 francs :
Un meuble T. S. F. Radio Sfar, N° 26.

3° Prix, valeur 7.000 francs :
Une salle à manger acajou massif, ou une chambre à coucher ronce d'acajou.
(au choix du gagnant.)

4° Prix, valeur 5.000 francs :
Une montre dame platine et brillant.

5° Prix, valeur 3.000 francs :
Un chronomètre or homme.

Du 6° au 10° prix, valeur 2.000 francs :
Un coffret argenterie.

Du 11° au 15° prix, valeur 1.000 francs :
Une mallette garnie.

Du 16° au 20° prix, valeur 800 francs :
Un phonographe portatif.

(Lire la suite de la liste dans notre prochain numéro.)

La Vérité

Qui va donc vous la dire ?...

LLOYD GEORGE



PAR TOUT

24 heures après l'attentat... DETECTIVE

a publié cette semaine un numéro spécial de 8 pages avec un reportage complet sur l'assassinat du Président de la République

Ce numéro qui constitue un document unique est en vente partout au prix exceptionnel de

1 franc

Lire aujourd'hui, pages 8 et 9, la suite de notre enquête

Publicité de "Déetective"
Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Déetective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI°).
La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION
PARIS (VI°) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI°)
TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

RÉDACTION
DIRECTEUR :
GEORGES KESSEL

ABONNEMENTS

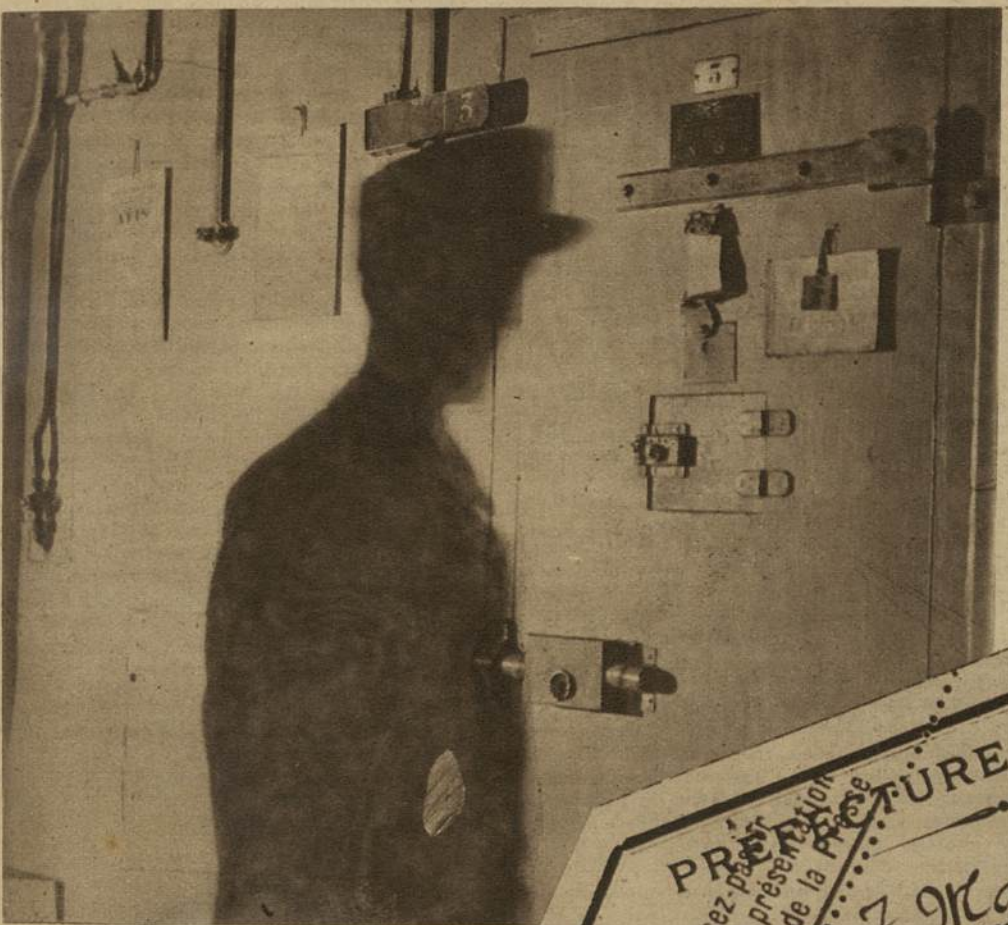
	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES.....	65,»	35,»
ÉTRANGER (TARIF A)	85,»	45,»
ÉTRANGER (TARIF B)	100,»	55,»

DÉTECTIVE

LE DROIT



DE GRÂCE



Pres de la cellule 3 de la septième division, un gardien guettait.

Nous prévint, vendredi soir, que l'assassin Eugène Boyer serait exécuté le lendemain matin, dès l'aube. L'annonce d'une exécution, quelle qu'elle soit, est toujours, pour le chroniqueur de faits divers, une nouvelle angoissante. Les dossiers s'ouvrent. On recherche, en même temps que l'histoire d'une misérable vie qui va cesser, la véritable physionomie d'un criminel vu aux assises et souvent oublié.

Tout laissait prévoir une de ces aubes lugubres, dans le décor sombre des murs de la Santé. Un cordon de troupes entourait la prison. On apportait, dans les journaux, les laissez-passer violets qui donnent aux journalistes le peu agréable pouvoir d'accéder tout près de l'échafaud. Et, à la Santé, sur le promontoire de la septième division, où les condamnés à mort vivent leurs derniers jours, le service de surveillance se relayait d'heure en heure, pour apaiser l'insomnie de Boyer, qui déjà entendait monter les rumeurs de la foule...

Cependant, l'Abbaye de Monte-à-Regret, comme disent les mauvais garçons, n'a pas quitté sa remise.

Samedi matin, quoi qu'il eût été décidé, le couteau de la guillotine ne s'est pas abattu...

■ ■ ■

Le cas de Eugène Boyer — unique dans l'histoire criminelle — illustre bien la prérogative quasi-divine du droit de grâce.

Parmi les pouvoirs que la Constitution confère au premier magistrat de la République, le droit de grâce est le plus exclusif. Cette dernière survivance des prérogatives royales est, de toutes, la plus intangible. Le Président de la République peut gracier qui il veut, quand il le veut, quel que soit le délit ou le crime. Son droit est à ce point formel qu'un sursis présidentiel, arrivé à la minute de l'exécution, arrête la main du bourreau. Et si, ce qui ne s'est jamais vu, le sursis comportait l'ordre de mettre immédiatement en liberté l'homme dont on vient d'assurer la tête sur la lunette de la guillotine, les magistrats seraient tenus de lui ouvrir aussitôt les portes de la prison. Nul n'aurait à y redire. L'absolution présidentielle est de celles qui ne doivent pas se discuter..., qu'il faut admettre, comme l'antique Jugement de Dieu...

M. Doumer n'avait pas gracié Boyer. Il l'avait abandonné à son destin...

Quel drame s'est donc joué, tandis que M. Paul Doumer agonisait ?...

Il ne paraissait pas possible que fût atténué leur sort. Cependant, M. Paul Doumer, gracia Alexandre Boyer, le principal coupable, à cause de sa conduite à la guerre, des citations qu'il avait méritées, des blessures qu'il avait reçues — cela, peut-être, en souvenir du martyre de ses quatre fils. Sa peine fut commuée en une condamnation aux travaux forcés à perpétuité... Restait Eugène Boyer...

■ ■ ■

M^e Paul Henriquet m'a fait revivre la curieuse aventure des derniers jours de ce criminel. La voici, en bref, dans toute sa vérité.

Mardi 3 mai, M^e Henriquet se rend à la Présidence de la République où il va présenter un ultime recours en grâce. Son émotion est immense. Justement, il vient de quitter la Santé, où il va chaque semaine, obéissant à un devoir sacré, rendre visite à l'hôte de la cellule 3, VII^e, qu'il a vainement essayé — et après quelle dépense de talent — d'arracher à la mort. Il a vu Eugène Boyer, qui, pacifiquement, confectionne des bonnets-primés pour une maison de chocolat. Eugène Boyer a fixé sur lui ses yeux gris, son visage bouffi s'est éclairé d'une expression de contentement. Il l'a questionné, sans terreur.

— Alors, ça va, ma grâce ?

M^e Henriquet, beaucoup plus ému que le condamné, a murmuré un pieux mensonge.

— On n'aura pas de nouvelles avant un mois et demi !

M^e Henriquet quitte la Santé. Il entre à l'Elysée. Une émotion peut-être plus grande encore le paralyse.

Le Président de la République se lève de son bureau et lui tend la main.

Il connaît la triste odyssée de Eugène Boyer. M. Doumer ne précise pas son verdict, mais il le laisse prévoir. Il s'excuse presque : « C'est une redoutable responsabilité pour un homme, que de décider de la vie d'un autre homme ». L'entretien dure... M^e Henriquet fait entendre une dernière plaidoirie passionnée. Quel que soit le forfait de l'homme, dont la cause lui a été confiée, il n'oublie pas qu'il est « la défense » et, jusqu'à la dernière seconde, il est résolu à remplir sa mission...

L'entretien se termine enfin... M. Paul Doumer se lève et serre longuement les mains de l'avocat dans les siennes. Qui pourrait penser que c'est la dernière fois que le Président reçoit un membre du barreau ? Une dernière phrase :

— Je vais examiner cela encore, mais n'ayez pas un trop grand espoir.

Deux jours passent. M^e Paul Henriquet se prépare à assister Eugène Boyer. Vendredi, M. Deibler vérifie sa machine. Et samedi matin, aux premières lueurs, le condamné a toujours le droit de dormir et de vivre...

■ ■ ■

La foule qui s'est portée à la Santé a tout ignoré du drame. Et Eugène Boyer qui, de sa cellule, entendait de sauvages appels à la mort, n'a pas compris non plus...

La partie qui a permis au condamné de vivre s'est jouée tard dans la nuit. La personnalité du criminel n'a pas compté. Il y avait, face à face,

M. Paul Doumer agonisant et son chef du gouvernement.

Et au-dessus d'eux, la loi...

Cela commença quelques heures après le criminel attentat de Gorguloff. On annonçait, de minute en minute, que le Président allait cesser de vivre...

Un officier de police arriva chez M^e Henriquet et lui apporta, en même temps qu'un laissez-passer pour l'exécution, un ordre formel : « L'exécution aura lieu à quatre heures et demie du matin. Une voiture de la police judiciaire viendra vous chercher à trois heures et demie pour vous conduire à la Santé. »

L'avocat questionne.

— M. Doumer vit-il toujours ?

Il est six heures. Il téléphone aux journaux. On lui répond des phrases vagues. Une question angoissante se pose pour le défenseur.

— M. Doumer a droit de grâce jusqu'au dernier moment. Si le Président meurt avant l'heure de l'exécution, cette mort douloureuse n'enlèvera-t-elle pas au condamné — mon client — une improbable mais dernière chance ? Et ne manquera-t-on pas à la loi ?

N'oublions pas que M^e Henriquet est la défense. Il quitte sa maison et va demander aux magistrats, qui ont pour mission d'exécuter la loi, de partager son inquiétude. Il voit M. Gomié, M. Capillery, M. Bonacieux. On le rassure.

— Vous avez fait tout votre devoir, jusqu'au bout. Ne regrettez rien. Nous comprenons votre trouble. Un criminel va payer...

Il insiste.

— Eugène Boyer doit avoir les mêmes garanties que tous les autres condamnés à mort. Et si un courrier du Président devait arrêter l'exécution, quand le condamné sera au pied de l'échafaud ?

On en réfère au procureur général. M^e Henriquet se rend à la Chancellerie. On le reçoit. On l'écoute. La question ne se pose pas, lui dit-on, puisque le Président vit toujours et que son droit de grâce reste entier.

Les heures passent. Minuit, une heure, deux heures, trois heures. L'avocat écoute les bruits de la rue ; il guette la voiture qui va l'emporter boulevard Arago. Trois heures cinq. Trois heures dix... Que se passe-t-il donc ?

A trois heures, le Président de la République est entré dans le coma. La nature lui a ôté le pouvoir d'exercer son droit de grâce !...

A trois heures vingt-cinq, un courrier de la Préfecture arrive chez l'avocat. Il apporte un ordre nouveau.

L'exécution est remise.

On a voulu respecter jusqu'au bout la majesté des pouvoirs de l'Exécutif !...

■ ■ ■

Dans sa cellule, maintenant, Boyer, mal remis des émotions d'une nuit sans sommeil, interroge son avocat.

— Pourquoi criait-on sous les murs ?

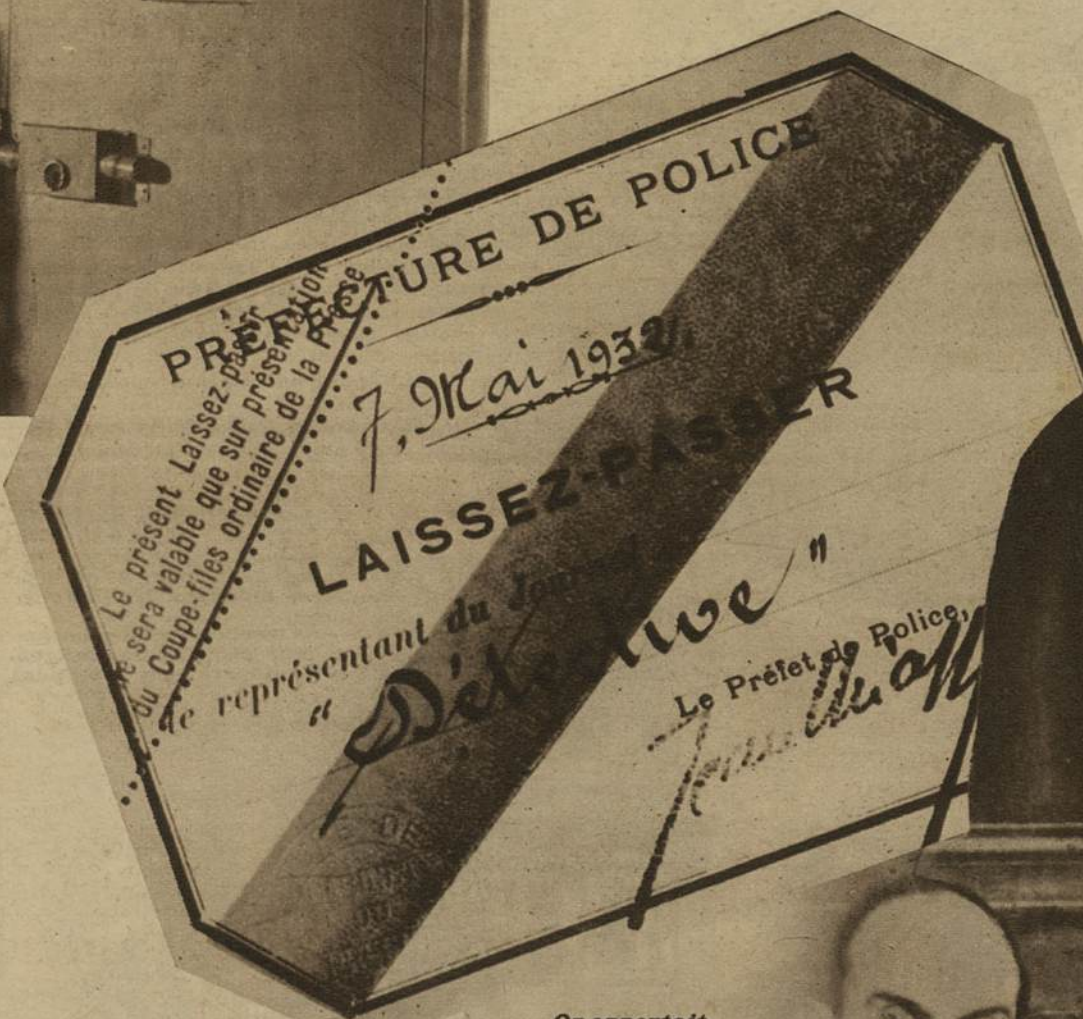
M^e Henriquet fait un geste vague.

— Alors, ma grâce ?

Une image se lève dans l'esprit de l'avocat. Il revoit Paul Doumer lui prenant les mains. Il maîtrise à grand peine son trouble.

— Espérez !

Henri DANJOU.



On apportait dans les journaux les laissez-passer violets qui donnent aux journalistes le privilège d'accéder près de l'échafaud.

Déjà, aux assises, M^e Henriquet avait multiplié des efforts éloquentes et passionnés pour sauver la tête de son client.

LE VERDICT DE

Honolulu (de notre correspondant particulier).

N a jugé, selon le cérémonial en usage sous les tropiques, les quatre Américains qui ont tué Kahahawai, fils des anciens rois de l'île Hawaï. Et nous avons de nouveau vécu dans toute son ampleur le drame d'Honolulu.

Drame poignant, puisqu'il exalte depuis six mois — et jusqu'à quand ? — un redoutable conflit de races dans la plus belle des îles du Pacifique, à Honolulu, terre chaude et voluptueuse, qui fut, il n'y a pas très longtemps encore, au milieu de l'Océan et du monde machinisé, une escale d'une pureté et d'un éclat incomparables...

J'ai regardé défiler sous les palmiers royaux les quatre accusés. Mrs Fortescue parut la première, vraie femme d'ancien gouverneur, très digne, très distante. Son gendre, le lieutenant Massie, venait derrière elle, mince et brun, serré dans son veston civil. Malheureux M. Massie ! Sa jeunesse, sa fragilité, le destin qui pesait sur ses épaules en faisaient un être pathétique. Le cortège était fermé par deux marins trapus, aux visages durs, les matelots de la marine U. S. A. John et Lord, deux comparses tragi-comiques, narquois, désinvoltes, accoutumés aussi bien au roulis qu'à l'ivresse et qui en gardaient une démarche hésitante.

Il fallait voir la foule, pendant le défilé des prisonniers. Elle se heurtait aux barrages des policemen. Elle était composée de blancs, de métisses, de jaunes, d'indigènes pur sang : c'est-à-dire que les ennemis de la guerre des races se coudoyaient. Les indigènes se désignaient les héros maudits du drame d'Honolulu et faisaient entendre des cris de haine.

Il fait très chaud, aussi l'on juge très tôt. Il n'y a que quelques heures que l'aube s'est levée. Les accusés s'installent à leur box devant leur avocat, le vieux Clarence Darrow, le plus illustre des avocats américains, venu, malgré ses soixante-quinze ans, de New-York. Darrow a été autrefois le défenseur de Léopold Loeb, le jeune assassin dilettante, et il l'a sauvé de la chaise électrique. Il est sorti d'une longue retraite pour plaider, et on le devine frémissant à l'approche de la bataille. Son épaisse tignasse blanche, son visage aux traits énergiques et mobiles, ses gestes impérieux révèlent un titan du barreau.

En face, l'accusation est représentée par le procureur John Kelley, un Irlandais têtue et opiniâtre. Défense et accusation se guettent. Les jurés prennent place à leurs bancs. On y trouve trois Américains, deux Chinois, deux Hawaïens, un Suédois, un Écossais, un Allemand, un Portugais et un Sino-Américain. Tous les Américains qui ont pu entrer dans le prétoire ont frémi d'horreur devant ce cocktail de races, mais n'est-ce pas le jury le « plus blanc » qu'on ait pu trouver à Honolulu ?

Et tout à coup, dans ce décor de justice, tandis que le soleil incendie les fenêtres, le drame s'ébauche par quelques répliques rapides, vives, meurtrières. Juge-t-on des assassins ou juge-t-on les résultats de l'hypocrisie et du puritanisme américains ?...

En écoutant l'acte d'accusation, j'ai compris ce que Honolulu est devenu. Le passé, le présent, l'avenir de l'île se sont dressés sous les mots dans une saisissante allégorie.

Le passé. Je revois Honolulu quand, il y a quelques années, on ne s'y préoccupait que de la douceur de vivre. Quand un paquebot s'approchait du rivage, on entendait des cris de joie monter de la côte. Sur le sable couraient des filles et des garçons nus, dorés, couronnés de fleurs. Ils entouraient les arrivants et les couronnaient aussi de guirlandes ; ils leur offraient des fruits ouverts, odorants comme des fleurs. Le son des ukéles invisibles rythmait les chœurs des hommes ; les femmes offraient aux étrangers le *kawa-kawa*, dont l'ivresse est chargée de rêves si fastueux qu'on ne peut les oublier jamais...

Mais les Américains, quand ils se sont imposés dans ce décor de paradis, n'ont laissé subsister de la légende que ce qui était exigé par les associations de tourisme. Tout Broadway, tout Los Angeles a mis le cap, aux beaux jours, sur l'île enchantée. Les Ford trépidantes ont transformé les routes fleuries d'hibiscus, de lauriers-roses et de camélias en auto-strades. Les palais de marbre, les villas pour rois de l'acier, du pétrole et des banques ont poussé sur les plages où, autrefois, les Polynésiennes révélaient librement leur nudité et leur joie. Les buildings géants, les banques, les cinémas, les bars ont remplacé les cases en paillettes des indigènes. Et, sous les yeux étonnés des pêcheurs placides et voluptueux, d'autres femmes, nues aussi, mais celles-là américaines et « civilisées », sont apparues couvertes seulement d'étroits maillots de laine, de corselets lamés d'argent, de cache-sexe pailletés, avec les pieds fardés, la peau des cuisses, de la poitrine livides, le visage seul éclatant d'ocre, de rose et de bleu... Et derrière les femmes apparurent les matelots de la marine U. S. A. épris d'alcool et de femmes nouvelles...

Qui commença les hostilités ? Les marins qui initiaient les Hawaïennes aux jeux brutaux de l'alcool et de l'amour, ou les Hawaïens, pressés de goûter aux beaux fruits mûrs de la splendeur américaine ?... Le fait est que des marins américains se conduisirent avec les femmes des pêcheurs comme avec les prostituées d'Hiwilei, le quartier réservé d'Honolulu. Et le fait est, aussi, que l'on vit des reines du « business » américain s'égayer un peu trop volontiers dans le quartier indigène — peut-être par simple curiosité, en tout bien tout honneur, mais terriblement provocantes... Et cela précipita le conflit.

Il y eut alors deux drames successifs et celui qu'on juge aujourd'hui n'est que la conséquence du premier. Un soir de septembre 1930, cinq hommes se jetèrent sur Mrs Margaret Massie, la femme du lieutenant Thomas H. Massie, de la marine américaine, et ils la jetèrent dans une auto. Mrs Massie était une des estivantes les plus belles d'Honolulu et elle s'honorait d'être la fille de M. Gourville Fortescue, voyageur célèbre et explorateur réputé aux États-Unis. Cette jeune femme de vingt-deux ans fut emportée par les cinq ravisseurs (des Hawaïens, des Chinois ?... Il n'est pas possible de l'affirmer exactement) et ils la conduisirent à l'extrémité de la ville où ils la violentèrent. On la retrouva inanimée, la mâchoire brisée, ensanglantée. Quelques semaines passèrent et Mrs Massie, folle de douleur, découvrit qu'elle allait être mère.

Quelques hommes suspects, dont Kahahawai qui avait autrefois tenté de violenter une Américaine, furent arrêtés à la demande du lieutenant T. H. Massie. En Amérique, ces hommes de couleur eussent été sacrifiés à la « loi écrite » qui punit le viol par le lynchage pur et simple. Les juges d'Honolulu estimèrent, au contraire, que les charges qui pesaient sur eux étaient fragiles et le jury les acquitta. Cela coïncidait avec le réveil d'une campagne anti-américaine : les indigènes, lorsque les missionnaires les exhortaient à respecter les femmes blanches, leur répondaient qu'ils étaient las d'avoir leur paradis corrompu, profané, et qu'ils cesseraient de violenter les blanches quand les blancs respecteraient les femmes indigènes...

Il y eut, en effet, d'autres scènes de violence mais l'attentat contre Mrs Massie fut la plus sinistre explosion de la brutalité indigène. On se racontait que la guerre était dirigée, du côté hawaïen, par une femme d'une grande et farouche beauté, Kawahana, princesse de sang royal. Ces attaques provoquèrent une riposte américaine. Les femmes blanches ne parcouraient plus le pays qu'en compagnie de marins armés et des revolvers gonflèrent leurs sacs... Enfin, en janvier, un policier indigène découvrit, dans une automobile où se trouvait Mme Gourville Fortescue, le lieutenant Massie et les deux marins John et Lord, le cadavre de Kahahawai, l'agresseur de Mrs Massie. Les parents de la jeune femme, ne se croyant plus protégés par les lois, s'étaient fait justice eux-mêmes. On les arrêta. Ils furent emprisonnés, dans des cabines confortables, à bord d'un cuirassé de guerre U.S.A. où, chaque jour, des câblogrammes leur apportèrent les félicitations de l'Amérique. Parallèlement, les Hawaïens faisaient à Kahahawai des funérailles somptueuses. Autour de son corps lavé, couronné d'hibiscus, des filles dansèrent la « hula hula », danse sacrée, au son désespéré des ukéles... Et toute l'île exigea le jugement des quatre criminels...

Maintenant, dans la salle d'audience, on étale devant les accusés les pièces à conviction sinistres : le drap ensanglanté qui a entouré le cadavre, les cordes qui portent la marque de la marine américaine. Mrs Fortescue les con-

Aux portes du palais de justice, la statue de bronze d'un guerrier indigène semble, de sa lance, menacer les blancs.

Lawrence Judd, gouverneur d'Honolulu, exigea la liberté des inculpés.



En haut : Les Hawaïens firent à Kahahawai des funérailles somptueuses et son cercueil fut porté à bras par des membres de l'équipe de football d'Honolulu.

Le procureur Kelley examine les armes et autres pièces à conviction.



DES TROPIQUES

temple sans émotion. Elle ne paraît penser qu'à sa fille déshonorée. Mais une autre mère est là, parmi les témoins de la défense. C'est Mrs Esther Anita, une femme indigène, — belle encore malgré son âge mûr. Elle pleure Kahahawai, son fils assassiné.

Tout à l'heure, les deux femmes se sont croisées dans un couloir en attendant l'audience : deux races, deux univers qui se sont voués une haine sans merci.

La salle est comble. Le Tout Honolulu mondain est accouru. On paye jusqu'à dix dollars aux chômeurs qui gardent les places. Les indigènes, qui sont venus nombreux, examinent d'un oeil sournois ces blondes élégantes en toilette d'été. La chaleur enveloppe l'assistance d'une lourde torpeur.

La voix de Clarence Darrow, l'avocat des Américains, s'élève.

— Je plaiderai la folie de celui qui a tué !... Et les aliénistes m'en apporteront la preuve...

On aperçoit un corps voûté à la barre. C'est le lieutenant Massie qui précise les circonstances du crime...

— Je m'étais rendu avec ma femme à l'Ala Wai Inn, le restaurant chic, où nous attendaient deux autres couples de marins. Nous avons dansé et bu tard dans la nuit, au son du jazz et des guitares. Ce ne fut qu'au moment de rentrer que je m'aperçus de l'absence de ma femme.

« Elle avait l'habitude de rentrer ainsi sans me prévenir, mais, ce soir-là je fus pris d'angoisse, je la cherchai partout. Puis je téléphonai à la maison. Ma femme me répondit, haletante... Elle me supplia de rentrer tout de suite... Je courus chez moi... J'entends encore le cri qu'elle poussa en me voyant... Le sang lui coulait du nez, de la bouche... Elle s'éroula à mes pieds, et je vis que sa mâchoire était brisée ! »

Massie s'interrompt, puis reprit avec une sorte de rage douloureuse :

— On a insinué tant de choses... d'infâmes calomnies... que ma femme n'était pas seule... qu'un de mes camarades l'accompagnait... qu'elle avait été outragée par l'un des nôtres.

« J'étais en proie à une surexcitation nerveuse intense, hanté par d'horribles visions... La nuit, je voyais des visages sombres collés aux vitres de notre bungalow... Il me fallait à tout prix arracher une confession au coupable... Au moyen d'une fausse convocation, nous attirâmes Joseph Kahahawai dans la villa de ma belle-mère. Nous essayâmes d'abord de le soudoyer. Il ne voulut rien savoir, il niait tout. Alors je saisis mon revolver, je le menaçai... Il prit peur, il murmura : « C'est nous qui l'avons fait. »

« ...Depuis ce moment, je ne me souviens plus de rien. Je plongeai dans un trou noir, dans un abîme sans fond, dont je n'émergeai qu'après mon arrestation... »

Mrs Massie apparaît à une autre audience au bras de son mari. Tous les regards se portent sur le couple tragique. Elle parle : la tragédie d'Ala Moana n'a pas flétri sa beauté, la fraîcheur de ses vingt-deux ans, le charme étrange de sa personnalité. Son avocat, Clarence Darrow, l'interroge doucement ; elle répond d'une voix étranglée. On devine que toutes ses forces tendent à maîtriser son émotion.

— J'avais quitté Ala Wai Inn pour prendre un peu d'air. Je m'étais ennuyée, je me sentais inquiète, lasse... Je pensais que le silence de la nuit étoilée me ferait du bien... Il était environ onze heures et demie du soir... Je tournai le coin de John Ena Road et je fis quelques pas

dans la direction de Fort de Russy, lorsque je vis une auto stopper sur la route... Cinq individus en descendirent, m'entourèrent. Kahahawai et un autre, qu'on appelait Chang, étaient les chefs de la bande. Ils me menacèrent en ricanant... Je les suppliai de me laisser passer, je leur offris de l'argent. Kahahawai me frappa au visage et mit sa main sur ma bouche, tandis que Chang m'empoignait... Ils criaient : « Allons, bébé, on va te faire faire un tour... » Ils me hissèrent dans l'automobile... j'étais rouée de coups, à demi assommée... Lorsque nous arrivâmes à Al Moana, ils me tirèrent hors de la voiture, me jetèrent à terre comme une loque... alors ils se précipitèrent en poussant des cris de joie bestiale... Ce fut Kahahawai qui s'acharna avec le plus de rage...

Mrs Massie dissimule son visage dans ses mains. Mrs Fortescue pleure. Un médecin aliéniste affirme que le lieutenant Massie se trouvait dans un état de déséquilibre mental au moment du crime, puis il quitte la salle d'un pas précipité, tandis que le public blanc éclate en applaudissements. On dirait qu'on vient d'assister au triomphe d'une actrice célèbre.

Le procureur Kelley s'empresse de créer une diversion en lisant un document d'où il ressort qu'il y a eu des différends entre Massie et sa femme. Comme le document est soumis à Mrs Massie, elle le déchire en mille morceaux.

— C'est bien, Madame, ricane le procureur, vous vous êtes montrée sous votre véritable jour !

Et c'est le verdict. Le geste violent de Mrs Fortescue a-t-il compromis la cause des accusés malgré la magistrale plaidoirie de Clarence Darrow ? Le jury se retire pour délibérer dans une atmosphère lourde d'orage.

Les heures s'écoulent lentes et angoissées. Des paris s'engagent. Seuls les deux matelots ne semblent guère troublés par le sort qui les attend et ils prennent part aux paris avec une bonne humeur imperturbable.

L'histoire de ce verdict serait tout entière à conter... La nuit arriva sans que l'on fût arrivé à une décision. Le procureur Kelley fit savoir aux jurés qu'ils ne quitteraient pas la salle des délibérations avant d'avoir rendu leur sentence. Un jour, puis deux, puis trois passèrent. Mrs Fortescue et sa fille se maintinrent à leurs bancs, brisées.

En haut, à droite : **M^{me} Margaret Massie, dont l'agression provoqua par la suite le meurtre du jeune Hawaïen Kahahawai.**

Ci-contre, de gauche à droite : **Le matelot Lord, M^{re} Gourville Fortescue, l'avocat américain Clarence Darrow, le lieutenant Thomas H. Massie et le matelot John.**

Une foule bariolée, composée de blancs, de métis, de jaunes, se bousculait pour assister à l'audience.

Enfin, à la fin du troisième jour, le jury rentra dans la salle d'audience.

On s'attendait à un coup de théâtre. Il y en eut deux.

Tout d'abord, le public haletant écouta le verdict : « Les quatre accusés sont reconnus coupables de meurtre au « second degré » et ils subiront chacun une peine de dix ans de travaux forcés. »

Des cris montent. La population indigène exulte. La colonie blanche est plongée dans la consternation. Clarence Darrow, à son banc, manque de s'évanouir...

On envisage un recours au Sénat. On préconise l'occupation militaire de l'île...

Deuxième coup de théâtre. M. Judd, gouverneur d'Honolulu, pénètre dans la salle d'audience et délibère avec le président Dawies, le procureur Kelley et l'avocat Clarence Darrow... Et la voix du président Dawies s'élève bientôt, hésitante.

« Par décision du gouverneur Judd, la peine des quatre accusés est commuée de dix ans de travaux forcés en une heure de prison. Mrs Fortescue, le lieutenant Thomas H. Massie, les matelots John et Lord seront donc immédiatement remis en liberté... »

Mrs Fortescue, le lieutenant Massie, regardent vaguement devant eux. La joie et la surprise les ont rendus muets. Des applaudissements déchirent le silence. Le Tout Honolulu blanc manifeste sa joie, et sa jubilation déferle comme une houle.

Là-bas, à la limite du port, des forces navales et militaires américaines se mettent en mesure de cerner la ville... Chacun se dit avec angoisse que le dernier mot de la tragédie n'a pas été dit...

BILL CARLTON.



Faits Divers

Un second Fourvière

Le quai d'Herbouville, à Lyon, s'éveillait, en ce matin dominical du 8 mai, sous la chaude caresse d'un soleil printanier.

Soudain cette quiétude est troublée. Un fracas terrible rompt le silence. Un nuage de poussière voile la douceur du ciel. Lorsque l'air redevient limpide, il n'y a plus, à la place des fabriques Muré, qu'un amas de décombres.

Une partie de la colline, minée par les pluies et par les courants d'eau souterrains, vient de s'écrouler, écrasant sous sa masse les deux immeubles et leurs habitants.

Et, au chant paisible du fleuve, coulant à proximité, s'ajoutèrent alors les hurlements d'épouvante, les cris d'angoisse et les plaintes douloureuses des blessés.

Le 15 novembre 1930, une catastrophe du même genre se déchaîna brutalement dans le quartier de Saint-Jean. Une partie de la colline de Fourvière s'écroula, dans la nuit, et, sous des ruines accumulées, des cadavres nombreux étaient écrasés. Des sauveteurs, insouciant de leur propre vie, se précipitèrent dans les décombres et payèrent durement leur magnifique héroïsme.

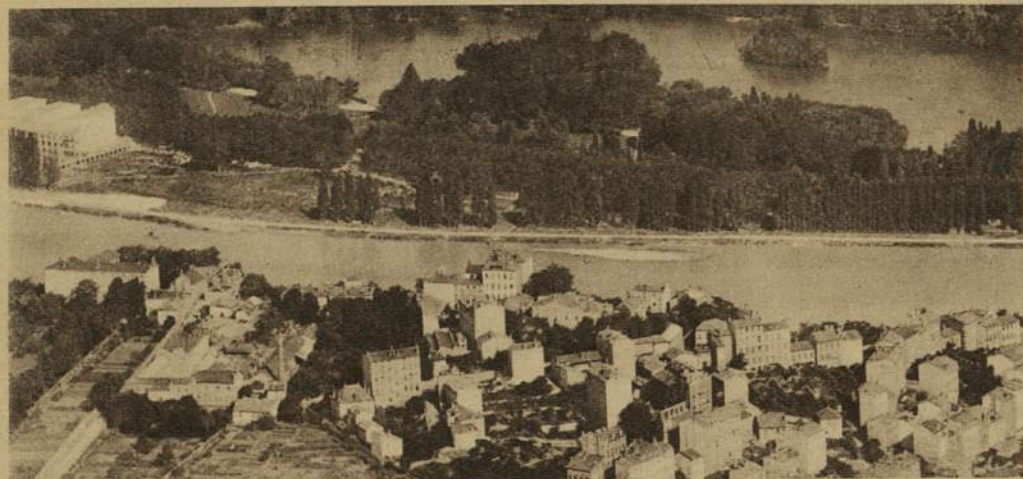
Et voici que, de nouveau, une plaie sanglante s'ouvre au flanc de la cité rhodanienne, déjà lourdement éprouvée.

■ ■ ■

Dans ce décor chaotique se déroula le film habituel des actes d'héroïsme et des visions d'épouvante. Le corps des



Minée par les pluies et par les courants d'eau souterrains une partie de la colline de la Croix-Rousse venait de s'écrouler avec un fracas épouvantable.



Le clos Bessardon, au-dessous duquel ont glissé les terrains qui ont provoqué l'éboulement.



M. Herriot, maire de Lyon, qui demeurait dans un immeuble voisin, fut l'un des premiers à diriger, à travers les décombres, les opérations de sauvetage.

pompiers, toujours sur la brèche, accourut et, sous la direction du commandant Rossignol, entreprit les fouilles et le sauvetage.

M. Herriot, maire de Lyon, qui demeurait dans un immeuble voisin, fut l'un des premiers à diriger les opérations. Payant de sa personne, il courait à travers les décombres, aidant les sapeurs à dégager des corps mutilés, au mépris du danger toujours menaçant.

Le Cardinal Maurin vint apporter aux mourants l'appui de sa religieuse charité.

Il serait trop long d'énumérer les nombreux actes de sauvetage qui s'accomplirent sous la menace de nouveaux éboulements. Durant des heures, des hommes creusèrent à travers l'amas de pierres et de poutres pour dégager des blessés qui hurlaient d'angoisse et de douleur. Une dizaine purent ainsi être sauvés.

Maintenant, sous la pluie qui tombe, le chantier de la mort a été déserté. Le silence le plus tragique plane. Il gît encore de nombreux morts sous les blocs de pierres et sous le linceul de boue, mais la menace d'importants glissements de terrains qui se précise de plus en plus tient les sauveteurs au large.

■ ■ ■

Lyon revit aujourd'hui les heures douloureuses de la catastrophe de Fourvière. Mais ses habitants retrouvent, en face de cette situation tragique, cette solidarité admirable qui permet aux hommes de lutter contre les événements ou tout au moins de supporter plus facilement le poids trop lourd du Destin.

F. D.

LISEZ

COLLECTION " EXOTISME "

PAR LES GRANDS VOYAGEURS D'AUJOURD'HUI

MAURICE LAPORTE

QUAND J'ÉTAIS FLIBUSTIER



NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE

Avec les bandits, dans les coupe-gorge des Balkans.

NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE

13 photographies hors texte 12 fr.

SPIRITE, ex-élève des plus réputés occultistes hindous,

Lit votre pensée et celle de ceux qui vous entourent. Expérience gratuite. 10 à 13 h. et de 15 à 19 h.

FELICIA, 37, rue Victor-Massé (9^e). Au fond, 3^e étage, à droite.

UN FONCTIONNAIRE SATISFAIT

Monsieur André, employé à l'Administration des Douanes, se félicite d'avoir usé de la recette suivante que tout le monde peut préparer facilement chez soi et grâce à laquelle ses cheveux ont retrouvé leur couleur naturelle alors qu'ils étaient complètement blancs :

" Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillères à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuillère à café), le contenu d'une boîte de Lexol et remplissez avec de l'eau "

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux gris ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salons de coiffure, à un prix minime. Appliquez le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

J'AI MAIGRI

sans aucun danger en 6 jours de 3 kg sans rien avaler. En reconnaissance je donne gratuitement simple recette à faire soi-même en secret. Maigrir à volonté de la partie désirée, ou entièrement pour être mince, distingué et mieux vous porter. Ecrire à J.M. STELLA GOLDEN, 47, bd la Chapelle, Paris (10^e). 1 timbre, rép. disp.

Soyez ou DETECTIVE REPORTER

Belles situations grâce à

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DETECTIVES-REPORTERS

32, RUE S^t-MARC 1^{er} BUREAU, PARIS-2^e

en suivant son enseignement par correspondance, échelonné à votre gré sur 3, 5, 8 ou 10 mois, ce qui vous permettra d'accéder rapidement à une carrière nouvelle présentant de nombreux débouchés.

Renseignements gratuits sur demande sans engagement de votre part.

POURQUOI ACHETER ?? VOUS AUREZ GRATUITEMENT

UN PHONO OU T.S.F.

que nous offrons à titre de propagande, en donnant la réponse du rebis ci-dessous et en vous conformant à nos conditions.

CONCOURS



Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu. Réponse.....

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce.

Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Et^e VIVAPHONE (Serv. Concours 40), 116, R. Vaugirard, PARIS-6^e

Sans rien verser d'avance

vous pouvez avoir pour

25 fr. par mois

notre appareil photographique

"CALEB"

Calibre 6 - 9 pour pellicules

Au comptant 275 fr.

Catalogue Général N° 32 gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris

Avez-vous lu

VOL de NUIT ?



L'IVROGNERIE
Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 CG), Londres W. 1

LA PORTE OUVERTE

L'inspecteur, en sortant de la police judiciaire, s'était jeté dans une auto :
— 21, rue du Général-Michel-Bizot, avait-il ordonné au chauffeur.

C'était l'adresse d'une maison de redressement moral, où le tribunal pour enfants envoyait celles de ses clientes qui paraissaient susceptibles d'être ramenées dans la bonne voie.

L'auto stoppa au ras du trottoir et l'inspecteur sauta sur le bitume. Il se trouvait devant une immense bâtisse de pierres grises, d'aspect triste et uniforme, dans la façade de laquelle prenaient jour d'étroites fenêtres garnies de vitres dépolies. Une haute muraille entourait les bâtiments. Seule une petite porte, percée d'un énorme judas, rompait la ligne monotone de ce mur de pierres sombres.

L'inspecteur appuya sur le bouton de la sonnerie. Après quelques minutes d'attente, il entendit le bruit feutré de pantoufles foulant le bitume. Le guichet s'entr'ouvrit et une tête de vieille femme apparut à travers la grille du judas.

— Que voulez-vous ? demanda une voix rêche.

Et, de son regard, d'un bleu impénétrable, dissimulé derrière une paire de lunettes à monture d'acier, la concierge fixait avec méfiance son interlocuteur.

— Je viens chercher, Mlle Fayolle, dit celui-ci.

— Vous êtes un inspecteur de la police ? interrogea la femme.

La réponse de l'inspecteur ne satisfait pas la tourière qui exigea la preuve de ce qu'il avançait. Enfin, elle tira de dessous sa robe de laine marron un trousseau de clés et se mit en devoir d'ouvrir la porte.

Crac ! crac ! La clé grinça deux fois dans l'énorme serrure.

— La maison est bien gardée ! pensa l'inspecteur.

Et la porte s'ouvrit. Le policier pénétra dans le jardin, qui n'était qu'un étroit couloir, serré entre deux murailles sévères, où poussaient quelques maigres giroflées et quelques lilas

rabougris. La concierge précéda le visiteur et l'introduisit dans le hall de la maison.

— Je vais avertir Madame la Directrice, dit-elle en s'éloignant.

Et le trousseau de clés tintinnabulait sur la robe de bure.

■ ■ ■

On avait enfermé Georgette Fayolle dans une chambre du rez-de-chaussée. Durant de longues heures elle s'était meurtri les poings sur la porte fermée. Dans un accès de rage, elle s'était dépouillée de son manteau et de son chapeau.

Maintenant, tapie dans un coin de la pièce, elle guettait le moment où la porte s'ouvrirait.

C'était une belle fille de 18 ans, au visage régulier que des tics nerveux et des rictus de fureur déformaient soudain.

Un bruit de voix attira son attention. Elle se plaqua contre le mur, essayant de saisir la conversation qui se tenait dans la pièce voisine. On décidait de son sort. L'oreille collée contre la cloison, Georgette écoutait, le front plissé par l'effort d'une attention soutenue.

— Je ne puis plus garder cette enfant ici, disait à l'inspecteur Mme Kaiser, la directrice du patronage. Elle a un caractère insupportable. Deux fois déjà j'ai essayé de la placer. Vainement. Ses patrons me la renvoyaient au bout de quelques semaines. D'un naturel violent, Georgette ne pouvait supporter les observations. Elle prenait alors des rages folles et frappait ceux qui la réprimandaient...

Et Mme Kaiser, dont la taille imposante et le visage sévère auraient intimidé le plus récalcitrant, poursuivait l'énumération des griefs qu'elle avait contre la jeune fille.

A ce caractère déplorable, qui faisait naître dans le cœur de l'enfant des haines féroces, s'ajoutait une conduite qui, sitôt qu'elle fut connue dans la maison de la rue du Général-Michel-Bizot, provoqua le scandale.

La fillette s'était prise d'un amour passionné pour une de ses compagnes de dortoir. Violente avec les autres pensionnaires du patro-

nage, elle était toute tendresse pour Gabrielle, cette jolie fille brune dont le visage s'éclairait de la lumière de deux yeux vifs et que le tribunal avait envoyée dans cette maison de redressement moral parce qu'elle avait commis quelques larcins.

La veille, la surveillante, en soulevant le matelas de Georgette, avait découvert toute une correspondance qui ne laissait aucun doute sur les sentiments et les penchants réciproques des deux amies.

C'est d'ailleurs cette découverte qui avait motivé la démarche de Mme Kaiser auprès du tribunal.

■ ■ ■

Georgette Fayolle suivait d'une oreille attentive ce terrible réquisitoire. Elle déchirait à pleines dents le mouchoir de grosse toile, encore humide de ses larmes de rage.

La pitié dont la directrice faisait preuve en parlant de la malheureuse enfant lui paraissait injurieuse et la blessait profondément.

Elle était un monstre. Elle le savait. Mais, loin d'en être épouvantée, elle tirait gloire de la foule des passions qui grouillaient dans son âme et des instincts mauvais qui la poussaient dans la voie dangereuse des amours défendues.

On la chargeait, on l'accusait. Mais était-elle la plus coupable ?

Appartenant à une excellente famille, Georgette Fayolle était née à Bayonne. Son enfance, cette période de la vie où l'être humain, libre de soucis et d'inquiétudes, est le plus heureux, avait été troublée par un triste événement. Un soir, une détonation avait mis en émoi la maison. M. Fayolle s'était suicidé dans son bureau.

Georgette, que l'on avait laissée seule dans sa chambre, se mit à la recherche de sa mère. Elle ouvrit une porte. Elle aperçut un corps étendu sur le sol. Une femme l'étreignait en poussant des cris de désespoir. Drapée dans sa longue chemise de nuit, la fillette s'avança vers le groupe tragique et ses petits pieds nus se posèrent dans une flaque de sang qui, peu à peu, s'élargissait sur le sol.

La veuve, qui, durant les journées funèbres précédant et suivant les funérailles, avait montré un désespoir qui paraissait inconsolable, reprit bientôt goût à la vie. De plus en plus, la fillette, dont la trop grande sensibilité avait été violemment ébranlée par la mort de son père, fut délaissée.

Un soir, Mme Fayolle quitta définitivement le logis. L'enfant ne devait plus la revoir.

Privée de cette tendresse maternelle, ayant au fond de sa mémoire le sanglant souvenir d'un père mort et les tristes exemples d'une mère légère, elle vécut la plus grande partie de son enfance repliée sur elle-même.

De joies, la vie ne lui en avait guère accordé. Le peu de plaisir qu'elle avait puisé dans ses amours coupables ne lui laissait que remords et dégoût.

Plusieurs fois déjà, trop lasse de porter seule ici-bas le poids d'un héritage trop chargé de tares et de mort, elle avait essayé de se libérer. Un soir, à Bayonne, elle avait fui la maison où elle était employée comme domestique. Elle courut jusqu'à la plage. Les vagues venaient s'abattre sur le sable d'or, puis se repliaient vers le large, semblant l'appeler.

Un matelot qui revenait du port repêcha la fillette qui avait désiré mourir.

Elle voulait fuir ! Fuir cette vie de recluse, sans incidents et sans intérêt, qui s'écoulait entre les murs gris du pensionnat. La cloche seule rompait le silence lourd des rêves d'évasion qui planaient dans les ouvrirs et dans les dortoirs blancs.

— Je partirai d'ici, avait-elle dit un jour à Gabrielle.

Les deux amies étaient accoudées à une fenêtre, jouissant de la paix du soir. Un train siffla et passa, tout proche, dans un grondement sourd. Gabrielle regarda son amie.

— Par le chemin de fer ? dit-elle en riant.

Georgette secoua ses boucles brunes et désignant de la tête le petit cimetière de Bercy qui alignait ses tombes de l'autre côté du mur :

— Non, par là, dit-elle simplement.

Elle savait bien que, même loin du patronage de redressement moral, elle resterait prisonnière : prisonnière de ses instincts monstrueux et des souvenirs sanglants qui la hantaient jour et nuit.

Maintenant elle allait connaître, sans doute, la triste existence des bagnes d'enfants, sans espoir et sans joie. Cette idée lui était intolérable. Mieux valait s'évader définitivement. La mort seule pouvait être libératrice.

■ ■ ■

La porte de la chambre s'ouvrit et la surveillante parut dans l'encadrement :

— Venez, Georgette, dit-elle de sa voix sans timbre.

D'un bond, la fillette fut debout, elle fonça sur la vieille femme qui, n'ayant pu prévoir le choc, s'affala contre terre.

Cris d'appel, menaces, prières, Georgette entendit tout cela dans un rêve ; elle vit, dans une rapide vision, la directrice lever les bras au ciel et l'inspecteur demeurer interloqué par cette soudaine attaque. Elle était déjà en haut de l'escalier. Une force inconnue la poussait. Elle se souvint d'un visage qui, jadis, lui souriait tendrement : son père. Il l'appelaient maintenant dans la mort, il lui conseillait de l'imiter, de finir comme lui.

Il n'y avait ni grillage, ni filets, comme dans la plupart des maisons de détention et de correction.

— Vous ne m'aurez pas, hurla-t-elle, vous ne m'aurez pas !

Et, plaquant son corps contre la rampe, d'un brusque coup de reins elle bascula dans le vide.

■ ■ ■

Georgette Fayolle mourut avant d'arriver à l'hôpital St-Antoine. Etendue maintenant sur la dalle de la Morgue, elle repose calmement. Son visage a perdu cet air d'être traqué par un destin mauvais.

La mort a délivré la petite prisonnière.

Étienne HERVIER.



Il se trouvait devant une bâtisse de pierres grises, d'aspect maussade.



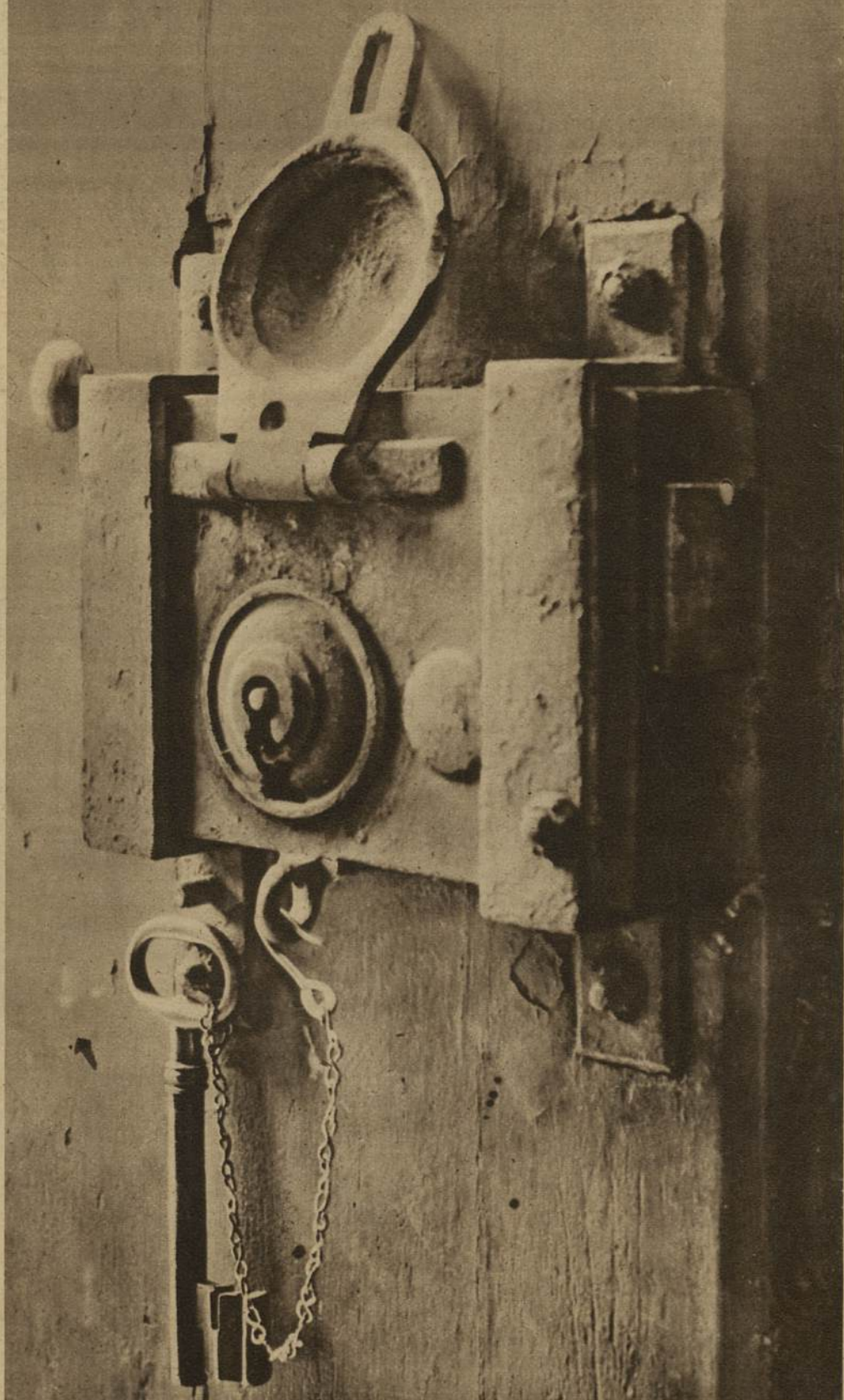
Elle ne connaissait plus que le travail forcé des bagnes d'enfants.



De l'autre côté du mur, le petit cimetière de Bercy alignait ses tombes.



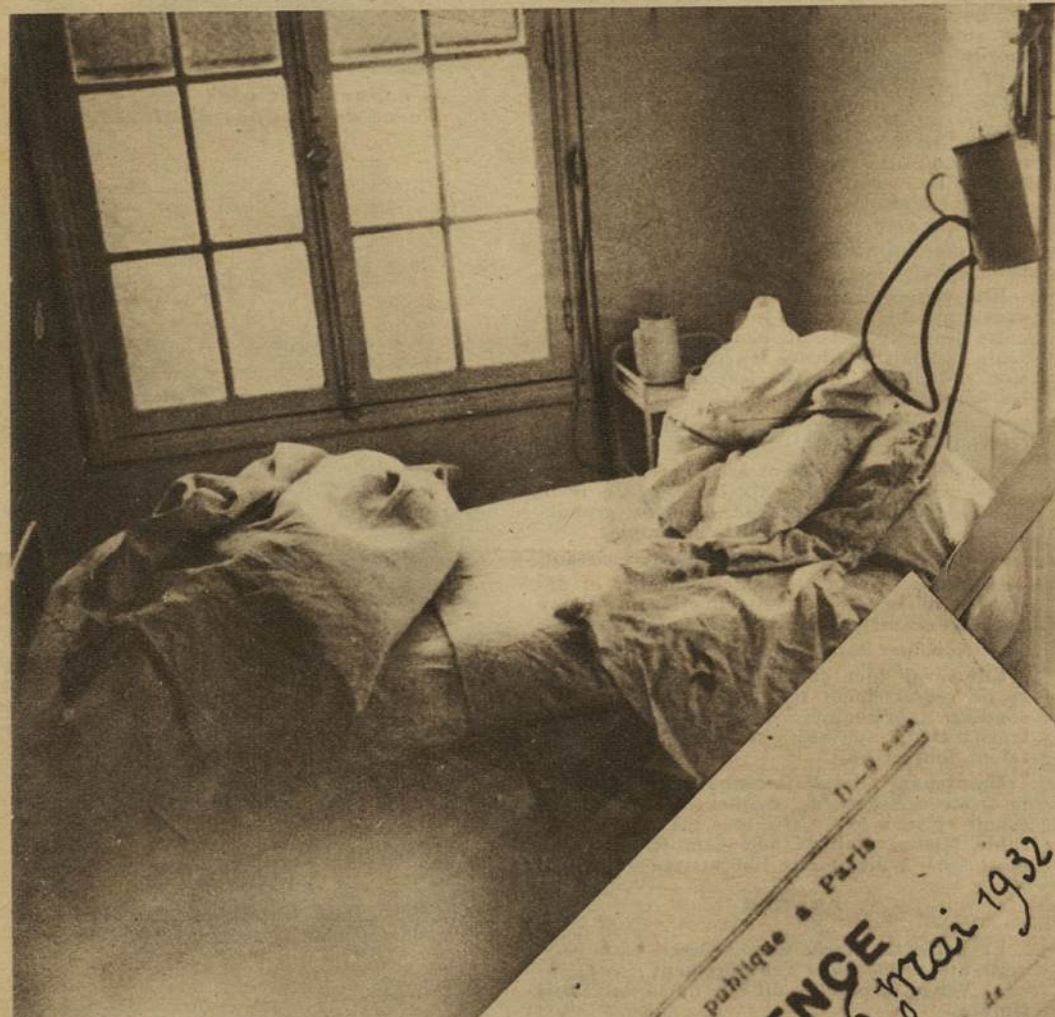
Le morne dortoir avait pourtant couvé leurs amours défendues.



LE SECRE



Tous les renseignements obtenus sur Gorguloff, et le témoignage même de sa femme (à droite, entre l'inspecteur Ruyssen et le commissaire Guillaume) précisent que l'assassin est un exalté mystique dont le contrôle fut annihilé par une idée fixe.



À l'hôpital Beaujon, le lit où fut soigné le Président Doumer, et la fiche d'admission qui fut remplie pour lui comme pour un simple "entrant".

ADMISSION D'URGENCE

6 mai 1932

Donner Paul

Président de la République

Paris VIII^{ème}

Entré le 6 mai 1932

Profession de malade

Le commissaire

Le pays a rendu au Président de la République assassiné l'hommage de sa douleur. Les autres nations, les chefs d'Etats se sont associés au deuil et à l'indignation de la France. Aujourd'hui, Paris fait à Paul Doumer de grandioses funérailles et son successeur à l'Elysée est déjà désigné. La vie continue. Mais ce n'est pas tout, qu'on ait donné au grand Français qui tombe à son poste le tribut de reconnaissance. Il reste un crime.

Dans le numéro spécial que *Détective* a fait paraître, samedi soir, nous avons dans deux articles, en esquissant, avec les renseignements que nous avions à ce moment-là, l'étrange personnalité de l'assassin et en rappelant les autres attentats contre les chefs d'Etat, posé les deux seules questions intéressantes qu'au point de vue criminel soulève le geste de Paul Gorguloff : peut-on protéger les chefs d'Etat ? Pourquoi Gorguloff a-t-il tué ?

Le protocole, d'un côté, la Sûreté générale de l'autre tiennent à peu près prisonnier, dans un réseau de règles d'un formalisme étroit, l'hôte de l'Elysée. Pratiquement, le Président de la République ne peut faire un pas, hors du Palais du faubourg Saint-Honoré, même à titre privé, sans être escorté par des inspecteurs que, tous les jours, la Sûreté générale met à la disposition du commissaire spécial attaché en permanence à la personne du chef de l'Etat. C'est d'ailleurs une source plaisante et intarissable pour les échos, en mal de copie, que cette astreinte du premier magistrat de la République de ne pouvoir aller acheter une cravate, ou boire l'apéritif avec un vieil ami, hors de la présence discrète, mais à la longue agaçante, des deux fidèles anges-gardiens. On cite quelques Présidents qui se faisaient un jeu d'essayer de dépister leurs protecteurs. M. Gaston Doumergue, grand promeneur matinal, engagea de véritables courses poursuivies, avec les deux malheureux inspecteurs qu'il réussit plusieurs fois à « semer ». M. Poincaré, formaliste austère, ne sortait jamais à pied et, durant son septennat, la brigade spéciale connut le repos. M. Paul Doumer, lui, avait été accueilli avec enthousiasme par ses obscurs, mais fidèles serviteurs. Son âge, la rectitude de son esprit et de sa vie faisaient penser qu'il serait un observateur fidèle du protocole. Au grand étonnement de tous, il n'en fut rien. Certes, le Président ne sortait pas seul pour courir des divertissements de jeune homme. Mais il aimait aller revoir de vieux amis, parfois des plus humbles, bavarder seul à seul avec eux ou même aller déjeuner en petit comité dans des restaurants du Boulevard. Toutes choses qui affolaient M. de Fouquières, grand maître du protocole, et le commissaire Leroux, chef de la brigade particulière. Il n'avait aucun goût pour la pompe exté-

rieure de sa charge et il insista à plusieurs reprises pour qu'on en diminuât l'éclat. Nous avons déjà dit que, il y a quelques jours, il avait prié M. Paul Guichard, Directeur de la Police municipale, de ne pas faire écarté la foule sur son passage de manière à manifester et qu'il entendait, quand il visitait une exposition ou inaugurait quelque monument, n'être pas aussi isolé du public. Il est certain que ce n'est pas ce mépris du danger possible, ni l'obéissance à ces instructions qui ont permis au Russe une si facile exécution de son forfait, mais il est émouvant de penser que ce soit précisément sur celui qui ne croyait pas à l'assassin que l'assassin se soit acharné.

Une chose d'ailleurs paraît certaine. C'est l'inutilité pratique des services de protection. Ils sont certes indispensables et efficaces pour assurer l'ordre et la liberté de passage d'un cortège royal. Et aussi, pour réprimer les tentatives de manifestations groupées. Mais les gardes les plus exercés et les plus attentifs sont toujours impuissants devant la tentative d'attentat individuel. Sans que le chef d'Etat demeure enfermé toute sa vie dans un cabinet de travail aux murailles épaisses, le fanatique patient qui est décidé à l'abattre trompera un jour, fatalement, la surveillance et exécutera son plan. Le moins Clément a bien frappé Henri III au milieu de ses officiers. Ravillac a bien frappé Henri IV dans son carrosse. Caserio a bien frappé Sadi-Carnot au milieu du cortège officiel. Et tout cela à coups de couteau. Avec les progrès des armes à feu et, en général, de tous les engins de mort, aucune police du monde ne peut se vanter de pouvoir pendant sept années, répondre de la vie d'un homme. Aussi bien, les commentaires que l'on a faits sur l'attentat de vendredi sont-ils vains. On avait, paraît-il, remarqué à la vente des anciens combattants l'allure étrange et fébrile de celui qui se faisait appeler Paul Brade. Mme Claude Farrère, au moment où le Président fut annoncé, avait demandé à un officier d'éloigner « cet homme qui gênait ». Et quelques-uns ont pu regretter qu'on n'ait pas, à ce moment-là, surveillé de plus près les gestes de cet inconnu. Mais quand on pense que Gorguloff, pressé de toutes parts par une foule composée en grande partie d'officiels, d'écrivains anciens combattants, de journalistes et de policiers, tous gens au sang-froid éprouvé, aux réflexes prompts, ait pu tirer sans se presser cinq coups de revolver, en visant avec assurance de sûreté pour abattre précisément celui qu'il voulait abattre dans cette cohue, on est bien obligé d'admettre que l'organisation d'un rideau de défense devant une attaque décidée et préméditée est mécaniquement trop lent. Même si ce jour-là on s'était, à l'avance, assez inquiété de l'attitude du Russe pour l'expulser de la salle, il aurait tiré ailleurs, un peu plus tard. Puisque, dans l'esprit détraqué de Gorguloff, s'était enra-

À l'Elysée, le drapeau est en berne, et le pays en deuil est venu rendre, au Président assassiné qui repose sur son lit de mort, l'ultime hommage de sa douleur.

RET DE L'ASSASSIN

cinée l'idée de tuer le Président de la République Française un jour ou l'autre, malgré les efforts de la police il serait arrivé à son but.

« La mort, sous les coups d'un assassin, est le risque du métier de roi » a dit un jour Humbert d'Italie qui devait d'ailleurs, lui aussi, être assassiné. La seule protection de la vie des chefs d'Etat, c'est l'apaisement des esprits exaltés. Toutes les autres sont illusoire.

■ ■ ■

Qui est Gorguloff ? Pourquoi a-t-il tué ? A-t-il agi seul ?

Les quelques personnes, parmi la foule présente, vendredi, rue Berryer, qui croient pouvoir se rappeler quelques détails des moments qui ont précédé et accompagné le drame ont fait des dépositions troublantes. Une dame a cru voir, un peu avant l'arrivée du Président, Gorguloff parler avec animation avec un autre inconnu et une femme blonde. Un écrivain ancien combattant a cru entendre, tout de suite après les coups de revolver, une femme dire à mi-voix : « Enfin il ne l'a pas raté ! ». Un garçon de café a cru reconnaître l'assassin dans un client venu la veille dans son établissement avec un homme, une Martiniquaise et toujours la femme blonde.

On manque d'éléments pour vérifier les témoignages. Mais d'abord ils sont frappés de suspicion pour des raisons sentimentales qui sont essentielles. Un fait-divers comme celui-là provoque trop d'émotion pour que des phénomènes d'auto-suggestion ne se produisent pas aussitôt. De bonne foi, les témoins de la rue Berryer ont cru voir, cru entendre. Et, pour le garçon de café, une seule chose me paraît étonnante, c'est qu'il n'y ait pas cinq cents personnes dans Paris pour venir affirmer qu'elles ont reconnu dans la photographie de Gorguloff un individu aux allures étranges qui leur a, la veille, acheté des boutons de manchettes, ou commandé un bouquet, ou demandé son chemin. Au contraire, une sorte d'intuition qui ne doit pas tromper, et qui est d'ailleurs celle des policiers, suggère que le Russe était seul.

Je l'ai vu, je lui ai parlé au commissariat quelques minutes après son geste. Ce n'est pas, à proprement parler, un fou mais c'est certainement un exalté mystique, un fanatique dont le contrôle est annihilé par une idée fixe. Ce n'est pas un homme de bande. Il est difficile d'imaginer un complot organisé par plusieurs personnes à Paris même et dont Gorguloff n'aurait été que l'instrument, « la main qui frappe ».

Des conspirateurs professionnels ne se servent pas d'un illuminé aussi malaisé à diriger, à la merci d'un coup de tête, d'une fureur ou d'un attendrissement, et aussi dangereux pour ceux qui l'emploient que pour

ceux contre qui on veut l'employer. Si le Russe a été animé par une puissance incon nue, ce ne peut être que de très loin et sans que le détail de l'attentat ait été fixé. S'il a été lâché comme un chien furieux vers sa victime, il a suivi la piste longtemps et ceux qui l'ont armé ne doivent avoir rien à redouter de la justice des hommes. Et pour appuyer cette hypothèse de l'instinct, il n'y a qu'à suivre la courbe sentimentale de Gorguloff qui se confond avec sa vie. Les renseignements que nous donnons sur lui dans notre numéro spécial, composé le soir même de l'attentat, étaient forcément incomplets et obscurs. Ce n'est que maintenant que la Sûreté générale a pu réunir les dossiers concernant le Russe et reconstituer au moins socialement la personnalité étonnante de l'assassin du Président de la République.

Gorguloff a toujours été un isolé. Il n'a jamais tenu dans une organisation de combat que des rôles insignifiants. Il n'aurait probablement pas su commander, il ne savait pas obéir. Dans la première période qui a suivi la révolution bolchevik, il s'est enrôlé sous Kerensky parce qu'il n'y avait vraiment pas d'autre moyen, à ce moment-là, pour un Russe blanc de se tirer d'affaires; mais il l'a vite quitté et il n'a jamais rejoint franchement les organisations d'émigrés. A Prague, où il se réfugie d'abord et où il reste plusieurs années, son activité politique paraît trouble. Le drame qui a détraqué cet esprit doit se situer à ce moment-là. A-t-il eu de violentes déceptions ? A-t-il cessé de croire à la valeur des chefs des émigrés ? S'est-il laissé séduire un moment par l'idéal bolchevik ? Il apparaît certain qu'il a été à une époque où à une autre en relations avec les communistes, qu'il s'est même laissé inscrire comme un des leurs. A-t-il toujours gardé des liens avec eux ? Au contraire, cette faiblesse passagère l'a-t-elle torturé ensuite jusqu'à lui faire perdre son équilibre moral ? Le Guépéou s'est-il longuement joué de lui pour le rejeter ensuite comme une écorce vide ? Gorguloff a-t-il voulu jouer sur tous les tableaux et est-il sorti de cet effroyable engrenage en y laissant sa raison ? Tout est possible dans cet ordre d'idées.

L'âme des Russes est un mystère toujours renouvelé. Et si c'est un lieu commun de le dire sur le plan sentimental, c'est encore exact sur le plan des sentiments politiques. A quel point les bolcheviks qui, pourtant, sont au pouvoir, qui ont la satisfaction matérielle de leur idéal, sont-ils sincères dans leurs plans extrémistes, il est difficile de le mesurer déjà. Mais demander un sentiment équilibré à ceux qui ont été arrachés à leur rang social, à leur patrie, qui vivent en exilés, à la merci de la misère quotidienne, c'est de la folie. Il y a deux ans, au moment de l'enlèvement du général Koutiepoïff, la police et la presse ont eu beaucoup à s'occuper des organisations de Russes blancs et de

leurs adversaires redoutables, le bureau de renseignements politiques du Gouvernement des Soviets, brièvement appelé « Guépéou », et dont les ramifications mystérieuses et toutes puissantes s'étendent sur le monde entier. On a rencontré des deux côtés des gens qui paraissent sincères, dévoués corps et âme à leur cause, animés d'une foi indestructible. Le tout n'est qu'apparence. Chaque fois que l'on a voulu pénétrer plus profondément dans ces âmes tourmentées de déracinés, on s'est heurté à un invraisemblable chaos. Un des chefs des gardes blancs a dit un jour devant nous : « Sur deux Russes attachés à notre parti, il y en a sûrement un et demi qui trahit. Encore je ne suis pas sûr de la dernière moitié ».

De son côté, le Guépéou n'est pas épargné par les traitres, mais il a pour lui une organisation et une discipline rigoureuses, la puissance de l'argent, l'appui de représentants diplomatiques officiels russes. Aussi peut-il faire, parmi les institutions blanches, un travail de désorganisation, de défaitisme et de corruption incalculable. Les blancs eux-mêmes sont divisés en une quantité d'armées différentes, parfois rivales. Comment s'y reconnaître, comment mesurer celles qui sont le plus près des rouges et celles qui en sont le plus loin, celles qui sont le plus contaminées par la propagande bolchevik et celles qui le sont le moins ? Entre tant d'éléments différents, tiraillés de tous côtés, comment résisterait le loyalisme de ceux qui doivent encore se défendre chaque jour contre la faim ? Un ancien cosaque, dont la femme est malade, qui ne travaille pas et qui se voit offrir un secours par un compatriote peut-il sur-le-champ vérifier si celui-là n'est pas un corrupteur ? Pris dans l'engrenage, comment en sortira-t-il ? Si son ami intime trahit, jusqu'à quel point ne se laissera-t-il pas entraîner lui aussi ? Mais ainsi on peut dire que, de chutes en chutes, de tentations en remords, écrasés dans le creuset de la misère, il est peu de Russes qui savent exactement où ils en sont et si, un jour, peut-être sans le vouloir, peut-être sans le savoir, ils n'ont pas trahi ou s'ils ne trahiront pas leur idéal profond.

Imaginez maintenant dans ces mêmes circonstances, dans ce même milieu, un homme exalté, violent. Son esprit torturé par une idée fixe se dérègle peu à peu et, à mesure que sa fébrilité augmente, la solitude s'étend autour de lui. Il apparaît dangereux pour tous puisque on ne peut pas le contrôler même une heure; la force débordante qu'il est obligé de dépenser, il ne peut plus l'appliquer à des tentatives raisonnables. La folie des grandeurs le prendra, en même temps que la manie de la persécution. Dans le plan mystique, il se fera d'abord écrivain, accumulera les poèmes, les pamphlets, les discours, non dépourvus parfois d'éloquence mais toujours obscurs et délirants. Puis il voudra se faire prophète et tentera d'orga-

niser ce parti « vert » dont les adeptes se décourageront, à peine enrôlés.

Ce qui tend bien à prouver qu'il n'est pas au sens exact du mot un fou, c'est qu'il n'entre dans le délire qu'en approchant l'idée fixe qui ne le quitte pas depuis quinze ans. Sa vie elle-même est assez bien ordonnée. Il a pris des diplômes de docteur à Prague, insuffisants pour qu'il puisse exercer en Europe Occidentale mais suffisants pour qu'il puisse, à divers intervalles, tirer quelques ressources de ses connaissances. Et chaque fois que sa folie politique lui laissera quelque répit, il s'efforcera de s'embourgeoiser. A plusieurs reprises, il essaye de s'installer docteur dans des petites villes. Il fait plusieurs demandes pour partir comme infirmier au Congo Français. Enfin son mariage est celui d'un esprit simple, attaché à se créer un foyer calme. Il rencontre à Paris, dans un café, la fille de petits commerçants suisses, entrée comme gouvernante dans une famille française. Et l'aventure qu'il poursuit avec elle pendant quelques mois, il ne l'achèverait pas par un mariage s'il n'apprenait que la femme à l'allure effacée et veule qui l'aime n'avait une quarantaine de mille francs de dot ou d'économies.

Il part avec elle s'installer au soleil, à Monaco. Peut-être, à ce moment-là, s'il avait pu se résoudre à chercher un emploi subalterne et discipliné se serait-il débarrassé de son obsession. Mais il croit pouvoir vivre avec ses livres et, outre que c'est une illusion, il trouve en les écrivant une nourriture renouvelée à son exaltation.

Ils habitent une sorte de sous-sol dans une villa, entourée d'un tout petit jardin. Pendant des mois, les voisins verront Gorguloff se promener dans ce jardin comme un fauve en cage, en robe de chambre toute la journée, en criant des vers ou des prières. Plusieurs fois, il revient à Paris, il essaye de remettre sur pied son parti « vert ». Mais non seulement sa folie devient de plus en plus apparente, mais il est suspect à tout le monde. On le repousse, on se joue de lui; il revient à Monaco comme une bête traquée. Il est dès ce moment à la merci de n'importe quelle influence, du premier accès de fureur. Doit-on penser ici qu'un groupement politique quelconque a habilement jeté le germe funeste dans cet esprit affolé ou que c'est du fond de lui-même qu'est montée l'idée baroque et précise d'assassiner le Président de la République Française ? Il est vraisemblable qu'on ne le démêlera jamais.

Il n'y a même pas une leçon à tirer du drame atroce. Déceler les Gorguloff, leur faire entendre raison, les soigner ou les réduire à l'impuissance à l'avance, à travers le monde, n'est pas dans les possibilités des lois. Elles ne peuvent que punir le geste, venger les victimes et l'Histoire nous apprend que l'exemple n'est jamais salutaire.

Marcel MONTARRON.



GRANDS PROCÈS

Il éprouva une sorte de stupeur quand on vit l'accusé pénétrer dans le box des assises : avec sa blouse brune, striée de rayures rougeâtres, René Héon, relégué depuis six ans à la Guyane, et portant sur son visage ravagé les marques de la tuberculose et des durs traitements subis, semblait appartenir déjà à un autre monde ; brusquement, il était ramené au milieu des hommes vivants ; il y avait dans l'assistance beaucoup de surprise, une curiosité qui ne se lassait pas et aussi une immense pitié...

L'accusé avait voulu cette audience ; il avait, bravant toutes les difficultés administratives, exigé sa comparution devant le jury de la Seine pour y répondre d'une vieille affaire presque touchée par la prescription, d'un vol qui remontait au 22 mars 1922.

Affaire étrange et qui demain, sans doute, aura un rebondissement inattendu.

On encourt, à première vue, le reproche d'aimer le paradoxe, quand on s'avise de parler d'innocence à propos de René Héon. Héon, synonyme de voleur incorrigible que six condamnations, en 1914, conduisirent à la relégation ; la guerre survint qui empêcha son départ ; l'occasion était bonne pour fournir au condamné une diversion ; entre la Guyane et le front, le relégué n'hésita pas ; enrôlé dans une équipe spéciale, il creusa des tranchées...

Sa vie pendant huit ans n'a pas laissé de souvenirs judiciaires ; en 1922, il est surveillant de nuit dans un grand hôtel de la place d'Iéna. Le 22 mars, un vol important est commis : deux Américaines, Mme Schmondeley et Mlle Firth, au moment de partir pour Nice où elles allaient passer une semaine, déposent à la réserve de l'hôtel une mallette, contenant un nécessaire en écaille, des bijoux, de l'argenterie ancienne et un paquet de douze gravures : le tout représentait plus de 150.000 francs. A leur retour du Midi, on ne retrouve plus la mallette et, sur les douze gravures, cinq avaient disparu.

La police fait son enquête : le vol n'a pu être commis que la nuit ; deux personnes seulement ont accès à la réserve : le concierge et le veilleur de nuit. On fouille le passé de René Héon : son casier judiciaire fournit l'argument le plus probant ; il s'est fait engager à l'hôtel grâce à un livret militaire faux ; son innocence, dont il proteste, est un mythe, une impossibilité... Il affirme n'être pour rien dans le vol de la mallette. Qu'à cela ne tienne : il a sur lui un portefeuille qu'il a trouvé sur le trottoir... On le traduit en correctionnelle ; il reconnaît bien sa culpabilité pour le portefeuille, maintient énergiquement ses dénégations pour le reste...

Le portefeuille lui vaut trois mois de prison : mais le « cas » de la mallette constituant un vol commis la nuit, dans l'établissement même où Héon était employé, emprunte à ces circonstances aggravantes une autre qualification juridique ; il ne s'agit plus d'un simple délit, mais d'un crime ; René Héon demande la vaste

René Héon est-il innocent ?



René Héon, aux assises, et son défenseur, M^e Campana

audience du jury ; il a satisfaction ; le tribunal correctionnel se déclare incompétent.

Cependant, la maîtresse d'Héon, Lucienne Bodin, est arrêtée : chez elle, on a découvert la valise et les bijoux, l'argenterie des Américaines ; elle avoue :

— Je venais tous les soirs accompagner René à l'hôtel...

Mais, s'accusant seule, elle prend à sa charge la responsabilité de tout : il est difficile de lui faire crédit ; comment a-t-elle pu, sans un complice, sortir le paquet lourd de 40 kilogs ?

Elle persiste à s'accuser : puis, à l'audience, elle révèle ce que tout le monde attendait : c'est Héon qui a fait le coup ; elle n'est condamnée qu'à un an de prison avec sursis.

Pendant ce temps, René Héon agonise : on l'a transporté à l'infirmerie de Fresnes ; la tuberculose a prononcé un verdict plus redoutable, plus impérieux que celui de la justice des hommes ; il en a, disent les médecins, pour 48 heures à vivre... Ce délai est prorogé... les jours, les semaines passent ; il n'est pas mort ; une amélioration légère permet son transfert à l'hôpital Cochin et, de là, à Berck...

A l'hôpital, il reçoit la visite du juge d'instruction, M. Bosu, accompagné du défenseur, dont le concours aussi dévoué qu'intelligemment actif ne se démentira pas un seul instant.

— Héon, votre maîtresse Lucienne Bodin vous accuse... dit le juge. Vous êtes très malade, vous devez en conscience dégarer cette femme si vraiment elle n'est pas coupable, si vous seul êtes le voleur...

Et le moribond, dressant, dans un geste de protestation

suprême, ses bras squelettiques, trouve la force de crier : — C'est une comédie qu'elle joue : je suis innocent...

===

Au Palais de justice, on a complètement oublié René Héon : la science l'a condamné ; il ne peut pas ne pas être mort... Une fâcheuse récidive le rappelle à l'attention des autorités judiciaires ; miraculeusement revenu à la vie, il vole en 1925 une machine à écrire : six mois de prison et la peine inévitable de la relégation.

Mais il n'est plus question de la vieille affaire de l'hôtel d'Iéna : on ne s'aperçoit pas que le dossier est toujours « en cours » ; Héon est embarqué sur le *La Martinière* ; il est affecté à la colonie de St-Jean du Maroni : il y passe six ans.

Six années d'une conduite excellente, sans un jour de punition ; il demande à être relevé de sa peine, à revoir la France...

Et c'est alors qu'on s'aperçoit de l'oubli et qu'on l'enserme dans ce raisonnement :

— Tenez-vous tranquille et ne demandez pas à repartir, car vous n'avez pas fini de régler vos comptes : il y a toujours le vol de 1922... on ne peut vous grâcier...

— Je veux être jugé : je suis innocent.

Il bataille ; on ne veut pas le laisser partir ; M^e Campana multiplie les démarches pour ce client qui veut être jugé une fois de plus. Victoire : le procureur-général, M. Donat-Guigue, fait rapatrier René Héon.

Le voyage fut une fête : passager du *Flandre*, escorté de deux gendarmes, le « relégué » était au mieux avec matelots et passagers ; il circulait librement sur le pont ; par contre, aux escales, on l'enfermait...

La date du procès fut fixée rapidement : à l'audience, aucun témoin. Depuis dix ans, ils étaient morts ou disparus... Malgré l'ardente plaidoirie de M^e Campana, les jurés, impressionnés par le lourd passé d'Héon, le condamnèrent à trois ans de prison...

===

Et maintenant, à peine terminée, l'affaire ne fait que commencer : M^e Campana avait été impressionnant dans sa démonstration qu'un autre était coupable, un autre qu'il avait nettement dénoncé, Robert X..., qui était chef de réception à l'hôtel au moment où le vol avait eu lieu.

Au lendemain du verdict, M^e Campana reçut la visite d'une femme élégante, extrêmement émue... C'était Lucienne Bodin, aujourd'hui mariée à un riche commerçant...

— J'ai lu — dit-elle — dans les journaux la condamnation de René Héon... Il n'est pas coupable... je l'ai accusé, quand j'ai cru qu'il allait mourir... Je veux le sauver : le coupable, c'est Robert...

Et la jeune femme rédige aussitôt une lettre pour le procureur-général : la révision du procès est désormais inévitable.

Jean MORIÈRES.

Le drame de la rue Championnet



Faverge et Fourmentin, les deux malfaiteurs surpris dans l'hôtel qu'ils étaient en train de cambrioler, et qui avaient mortellement blessé le chauffeur Lecat, ont été, à la demande de leurs défenseurs, M^e Thaon (à gauche) et M^e Dutheil de la Motte, conduits rue Championnet sur les lieux du drame. Cette reconstitution avait pour objet d'établir que Faverge, avant son corps-à-corps avec le chauffeur, n'avait — encore qu'il eût à la main un revolver — aucune intention homicide.

Incroyable 40 MORCEAUX
et 1 appareil portatif valise
Fr. 475
payables
Fr. 39.»
par mois

8 JOURS A L'ESSAI - 1^{er} versement 1 mois après la livraison

L'appareil portatif à aiguilles Réve-Idéal, d'une sonorité parfaite, dimens. : 40x31x16 cm., est d'une présentation irréprochable, recouvert simili-cuir brun. Le moteur est absolument silencieux. Il est garanti 5 ans. L'appareil seul : fr. 275. » ; payables fr. 23. » par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés : fr. 200. » ; payables fr. 16. » par mois (fr. 24. » 1^{er} vers.). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de fr. 475. » ; payables fr. 39. » par mois (fr. 46. » 1^{er} versement). Nous fournissons tous les appareils et disques « Pathé » et « Idéal ».

Demandez notre catalogue N° 46.

8 JOURS A L'ESSAI

BULLETIN DE COMMANDE D. 5

Je prie la Maison GIRARD & BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif Réve-Idéal, à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas), au prix de fr. _____, que je paierai fr. _____ par mois, pendant 12 mois, à votre compte, de chèques postaux Paris 979.

Nom et prénoms _____ Domicile _____
Profession ou qualité _____ Gare _____
Département _____ Fait à _____, le _____ 193

(Signature) :

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

Après-demain paraît le premier roman de Wallace publié en français depuis sa mort

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

EDGAR WALLACE

LE VISAGE DANS LA NUIT



LIBRAIRIE GALLIMARD

ÉLECTIONS HORS-LOI

Lampion, à la suite d'une petite série de méfaits sanglants, avait pris le *chaco*, comme nos bandits corses prennent le maquis. Mais il avait vu les choses en grand. Il n'avait pas tardé à recruter une bande d'une cinquantaine de robustes garçons, habiles cavaliers, habiles tireurs, et décidés à tout, de ces gens qui n'ont rien à gagner à suivre les lois sociales, qui dédaignent d'être cireurs de bottes ou vendeurs de journaux, qui mettent, au grand galop, une balle de revolver dans une pièce de mille reis jetée en l'air et qui ne sont pas plus troublés d'égorger une vieille aubergiste qu'un poulet.

Avec sa troupe, Lampion installa son quartier général dans la montagne et se mit à terroriser scientifiquement la région. Il commença, bien entendu, par attaquer, dévaliser et rançonner les voyageurs sur les routes. Puis, il pilla les haciendas. On envoya contre lui des gendarmes, puis des troupes. Il tua quelques douzaines des premiers, échappa adroitement aux autres. Dès lors, sûr de son poste, il dédaigna les coups de main, sauf de temps en temps pour marquer sa puissance.

L'influence de Lampion était trop certaine pour que des politiciens n'aient pas songé à l'utiliser. Le bandit flatté se laissa tenter par ce débouché inattendu de sa terrifiante activité. Bientôt, il devint le seul

ciendas, faisaient se cabrer leurs chevaux devant les portes, et quand le maître apparaissait, épouvanté et souriant, le bandit lui criait : « On vote pour un tel ! » Et la cavalcade repartait dans la poussière.

En général, ça suffisait. Quelquefois, cependant, un candidat anti-lampioniste tentait courageusement de faire une campagne indépendante. Il criait qu'il fallait assainir le pays, etc... Toutes les portes se fermaient devant lui. C'était lui qui faisait figure d'outlaw. S'il insistait, on le retrouvait un matin sur un chemin, roide, une balle entre les deux yeux.

Il faut dire qu'au Parlement de Rio, les élus de Lampion ne faisaient pas de plus mauvais députés que d'autres. Au contraire.

■ ■ ■

Il y a un chef d'Etat, un chef de parti, qui a élégamment supprimé le danger des minorités d'opposition. C'est Mustapha Kemal Pacha, Gazi, Président de la République ottomane. Quand il renversa le dernier khalife, Kemal garda un parti, le Parti du Peuple. Il finit par décider que ce serait le seul parti autorisé en Turquie. C'est très simple. Tout le monde, de Stamboul à Angora, est censé appartenir au P. P. J'étais à Constantinople, l'an passé, au moment des nouvelles élections. Deux jours avant le scrutin, le Ministère de l'Intérieur communiqua gracieusement aux journaux la liste déjà arrêtée des nouveaux députés. Le Gazi lui-même la composait. Dans chaque circonscription, les électeurs n'avaient pas à choisir. On ne leur présentait qu'un seul candidat, le candidat officiel. Mais encore fallait-il, pour que ce simulacre de légalité ne fût pas ridicule, que ce candidat élu d'avance eût des voix. On pense bien que les Turcs n'étaient pas pressés de se dé ranger pour cette petite comédie. Le grand travail du gouvernement est donc de faire voter les électeurs.

Tout lui est bon. Devant chaque bureau de vote se tiennent des musiciens, des bonimenteurs, voire des danseuses. On attire ainsi les naïfs badauds. Au bon moment, on les pousse à l'intérieur et, bon gré mal gré, ils votent. D'ailleurs les Turcs sont très dociles. Ils savent que les agents de police ont de solides matraques et que l'on pend encore plus souvent sous la République que sous les Sultans.

Le Gazi, pour mettre un peu d'animation au Parlement, avait décidé, au dernier moment, qu'un certain nombre de sièges, pas beaucoup, seraient réservés aux candidats de l'opposition. Il avait d'ailleurs choisi lui-même également ces candidats-là. Il les répartit dans un certain nombre de circonscriptions. Mais aucun Turc, terrorisé, n'osa voter pour eux, bien que ces candidats de l'opposition eussent été présentés officiellement. Ils n'eurent aucune voix. Le Gazi dut se résigner à n'avoir pas d'opposition.

Dans les plus pittoresques des pays balkaniques, d'ailleurs, les vieilles traditions des élections « au couteau » ne sont pas perdues. En Grèce, il y a quelque temps encore, le célèbre bandit Tratras, dont *Détective* a raconté la vie, faisait les élections dans sa région comme Lampion au Brésil.

En Albanie même, sous le roi Zoglou, les choses ne sont guère différentes. Dans les villages, les scrutateurs armés jusqu'aux dents défendent l'urne comme un coffre-fort. Les paysans vont voter en bandes, leur fusil sur l'épaule. Il n'est pas rare que des coups de feu reçoivent les électeurs, aux détours du chemin et, pour le nombre des morts, une élection générale, en Albanie, équivaut à une catastrophe. C'est de tradition. Personne ne s'en étonne ou ne s'en plaint.

Heureux électeurs de France !

Marius LARIQUE.



Les paysans d'un village grec vont voter en bande, drapeau en tête.

Il est de tradition, en France, après chaque élection, de parler de fraude. Là, les « morts ont voté » : là, les candidats ont littéralement payé chaque suffrage. Mais il faut bien croire que la légende populaire prête aux candidats députés plus de machiavélisme qu'ils n'en ont réellement, puisque, au début de chaque nouvelle législature, le nombre des députés invalidés, c'est-à-dire qui sont confondus de fraude, est infime.

En réalité, en France comme dans la plupart des grandes nations européennes, les électeurs sont assurés de pouvoir voter librement. Il n'en est pas de même partout et il m'a été donné d'entendre des histoires d'élections, en Amérique du Sud et dans les Balkans, qui effrayaient sûrement les vus simples de nos électeurs paysans.

■ ■ ■

Brésil. La province de Rio-Grande-Do-Norte, une vaste région à peu près grande comme la moitié de la France, dans la partie la moins civilisée du Brésil, qui va de Natal et de Bahia, la vieille capitale des nègres, aux *chaco* sauvages de l'intérieur, aux confins redoutables de l'Amazonie.

C'est avant la révolution de 1930. On va élire les nouveaux députés pour la Chambre des représentants, qui siège à Rio de Janeiro. C'est le suffrage universel en principe. En réalité, c'est une sorte de collège au second degré qui élit les députés, car les partis populaires sont mal organisés. Dans ces régions sauvages peuplées surtout de nègres qui n'ont pas oublié l'esclavage et de métis simplistes employés dans les grands domaines, ce sont les hacienderos, les féodaux ruraux, qui décident. Telle hacienda vote en bloc, depuis les vaqueros aux lassos et aux revolvers jusqu'aux valets d'écurie, pour le même candidat, comme le maître en a décidé.

Ce sont donc quelques douzaines de gros propriétaires qui décident. Mais eux non plus ne sont pas libres. Ils sont sous le contrôle d'un homme. Un homme seul choisit, choisissait plutôt, avant les derniers événements politiques, les députés du Rio-Grande-Do-Norte. Cet homme était un hors-la-loi, un bandit de droit commun, traqué par la police. Il s'appelait Lampion.



Dans l'Etat de Rio-Grande, les outlaws de Lampion contrôlent les élections.

maître des destinées électorales d'un des plus grands Etats du Brésil.

Les candidats allaient le voir, après lui avoir solennellement demandé audience. Il les recevait dans sa montagne, dans des paysages grandioses, droit sur son cheval, entouré de ses hommes, les poings sur les hanches, le fusil en travers de la selle. Ou bien, quand il était de bonne humeur, il descendait tout bonnement au village voisin. Ce jour-là, les gendarmes évitaient soigneusement de sortir de leur caserne. Lampion s'installait à l'auberge. On lui amenait le candidat intimidé. On buvait de grands coups de gin. Lampion, sérieux comme un pape, interrogeait le postulant sur ses opinions politiques, sur son programme, sur le tribut qu'il comptait lui verser, à lui, Lampion, sur les garanties qu'il pouvait fournir. Au bout d'une palabre de plusieurs heures, il se levait brusquement, cassait quelques verres pour calmer ses nerfs et tranchait : « Tu es mon homme », ou bien : « Ne compte pas sur moi. »

Et « son homme » était toujours élu. Quelques jours avant les élections, Lampion et ses gens faisaient le tour des ha-



En Albanie, sous le roi Zoglou, les campagnards attendent les résultats d'une élection « officielle », tandis que les urnes sont défendues par des scrutateurs armés jusqu'aux dents pour intimider les électeurs.

Le Gazi Mustapha Kemal, dont nous reproduisons la statue (ci-contre, à droite), a supprimé le danger des minorités d'opposition.



LA JEUNESSE



Pierre est, depuis quatre mois, un des cinquante hommes qu'on a installés dans un fortin avancé, sur un piton de roches, entouré de fil de fer barbelés.

III. La désertion ⁽¹⁾

Sidi-Bel-Abbès. Au début Pierre s'est cru sauvé. Il a pris conscience qu'il avait un corps, des muscles, une force en lui. Il a su ce que c'était que d'avoir faim, de manger de bon appétit un grossier morceau de viande, d'avoir envie d'un quart de vin rouge, de dormir sans rêve, rompu de fatigue. Il a connu l'attrait du désert, il s'est battu.

Il a appris des plaisirs simples, les chansons au bivouac, le soir, le demi quart de rhum, après une escarmouche, les grandes parties de cartes, à la lueur d'un photophore, les pauvres confidences de ses camarades, les berceuses étrangères qu'il rabâchait sans les comprendre, syllabes par syllabes, toujours émouvantes. Il a goûté les retours magnifiques de la colonne poussiéreuse, en hailons, harassée, la clique en tête dans la ville pleine de femmes aux gandouras de couleurs vives. Les longues, patientes saouleries dans les dancings décorés de fleurs en papier, les rixes chaleureuses avec les tirailleurs noirs, au couteau, dans les ruelles en escaliers des quartiers réservés où s'enfuient en criant les filles fardées de bleu et de rose violent, à coups de pouces, et couvertes comme des icones orthodoxes de velours et de lourde soie.

Puis, brusquement, la lassitude lui vient. Il a épuisé tout le pittoresque de la légion. Peut-être tiendrait-il le coup, avec l'alcool, les femmes du bordel et les copains, et le sommeil parce qu'au fond de tout il n'a pas de besoins sociaux, sa veulerie sentimentale ne réclame que la vie au jour le jour. Mais il y a Françoise. Ses lettres sentent Paris, l'odeur douce et poivrée des boîtes de nuit et de la peau des femmes civilisées. Il y a cette chose terrible qu'elle mêle tout en elle,

que sa chair dure, ses yeux mauves, sa grande mèche brune sur la joue représentent à la fois pour Pierre la famille et la femme, la tendresse et l'appétit. Elle le sait, elle en profite, elle spéculé sur cette puissance illimitée. Elle l'appelle.

Pierre est depuis quatre mois un des cinquante hommes qu'on a installés sur un piton de roches, à l'extrême limite d'une zone de dissidence. Un sergent les commande. Ils vivent depuis cent-vingt jours dans un carré de quarante mètres de côté, entouré de fils de fer barbelés, avec un sergent, deux mitrailleuses et deux litres d'eau par jour et par homme. C'est-à-dire que depuis ce temps aucun ne s'est lavé, ni rasé. De temps en temps les insoumis attaquent, tuent une sentinelle. La discipline dans le camp est plus terrible que d'habitude, parce que le sergent sent bien qu'il tient mal ses hommes exaspérés.

Pierre pleure. A partir du moment où il pleure couramment, il est perdu parce qu'il n'est plus un légionnaire. Les autres l'entourent le premier soir. Ils connaissent le coup de cafard. Mais il pleure un autre jour, un troisième. Alors on l'abandonne, comme s'il était malade et contagieux. Le sergent hausse les épaules, ses camarades font les corvées pour lui mais sans lui parler. Il est disqualifié, il ne fait plus partie de la section parce qu'il ne peut pas s'arrêter de pleurer.

Alors il s'en va. Une nuit, il bourre un sac de vivres, il charge une grosse gourde de peau pleine d'eau, il se glisse en dehors des barbelés. Des pierres roulent

La voix de Françoise le bouleverse : « Allô ! Allô ! C'est toi ? Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible. C'est toi, Pierre ! »

sous ses pieds. « Halte », crie derrière lui une sentinelle. Il court. Il entend un tumulte dans le camp réveillé puis dans la nuit la voix du sergent lui-même :

— Reviens, Fould, ou je tire.

Pierre le connaît. Il doit être installé derrière la mitrailleuse, le canon pointé vers ce coin d'ombre, sur le glacis où il devine tapis l'aspirant déserteur.

— Reviens, Fould.

Pierre se redresse, bondit entre les cactus, les buissons qui déchirent ses molletières de drap. Au-dessus de lui la mitrailleuse commence à crier, par saccades brusques : crr... crr... crr... Le sergent cherche son homme, au jugé. Pierre se jette à droite, à gauche, fait un bond dans un ravin, roule, se relève le visage en sang, les mains arrachées, continue sa course désespérée. Là-haut la mitrailleuse s'est arrêtée. Il sait bien que, dans cette nuit noire, tandis que les salopards rôdent autour du camp, le sergent ne s'amusera pas à envoyer des hommes à sa poursuite.

Au jour, Pierre de Lancienne est couché à plat ventre sous des palmiers maigres, à lécher un sable d'où suinte une eau jaune. Son uniforme est en lambeaux. Son visage, sale, meurtri, avec cette barbe roussâtre, est hideux. Il n'a plus de pensée. Il se met en marche, vers le Nord, une boussole à la main, en remontant à coups d'épaule son baluchon qui lui scie le dos.

Pierre se souviendra de ces huit jours comme du plus étonnant effort de volonté, d'énergie dont il ait jamais été capable. Pourquoi est-ce qu'il a tenu à ce point à ne pas mourir ? Comment a-t-il résisté vingt fois par jour à l'envie terrible de se coucher dans le sable ou sur les pierres brûlantes, pour ne plus penser à rien ? Mais c'est vrai que l'on ne souhaite la mort, le plus souvent, que pour des défaites sentimentales ou morales. La souffrance physique est un exaltant, une source de désir rageur de se raccrocher à cette existence qui fuit. Toujours est-il que Pierre atteint la côte, atteint Alger. Il a entendu à la chambrée et pendant les soirées du bled assez d'histoires de garçons avertis pour ne pas être en peine de trouver des aides. Dans l'arrière-boutique d'une boîte à filles de la Kasbah on le soigne, on l'habille. Françoise alertée par télégramme trouve et envoie l'argent qu'il faut. Un matin, Pierre débarque à Marseille. Le légionnaire Fould est déserteur, on le recherche, soit. Mais qui le reconnaîtra, osera le reconnaître sous les traits de ce Pierre de Lancienne qui sort de nouveau de l'ombre, d'un voyage, après deux ans ?

... La nuit va tomber. Pierre regarde s'allumer dans le crépuscule violet les premiers feux de la paysannerie allemande.

Il s'amuse à rythmer, avec le ronflement cadencé du train, cette marche, Valencia, qui était en vogue au moment de ce retour angoissé de la Légion. Il est arrivé à Paris un soir, vers neuf heures, et c'est le jour du réveillon de Noël. Il neige, même. Il a bu un café très chaud en face de la gare de Lyon, avec un verre de rhum, et d'un coup il s'est décidé, il a téléphoné à la maison. Il a reconnu la voix glacée, distante et correcte de James, le valet de chambre, et, épouvanté, il a failli éclater en sanglots. James ! Il s'est cru introduit dans le vestibule aux tapis bleus, avec le vieux casque de son père pendu au mur au-dessus de deux baïonnettes allemandes croisées. Et la voix insouciance de sa mère dans le salon, et son père lui-même qui traverse lentement ce couloir, en écoutant si sa femme, derrière la cloison, parle avec une amie ou avec un homme. Et ce parfum « Après l'ondée » auquel est fidèle la belle Germaine depuis des années et dont tout, dans la maison, est imprégné.

— Je voudrais parler à Mademoiselle de Lancienne, dit-il en enrouant sa voix.

— De la part de qui ? réclame la voix impassible de James.

— M. Fould.

Il calcule. Elle est à dîner, avec les parents. En entendant ce nom elle montera dans sa chambre pour pouvoir lui parler sans être entendue, après avoir fait brancher la communication. Au moins une minute. Il regarde sa montre, la petite aiguille qui marque les secondes. Soixante secondes... soixante-cinq.

« Allo ! » C'est la voix, la voix de Françoise. Deux ans, le bled, la fuite, la mitrailleuse, les nuits à pleurer, la soif, les pieds en sang, la police dans le dos et, brusquement, la voix de Françoise.

— C'est toi, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, Pierre.

— Si, ne crie pas, c'est moi...

— Où es-tu ?

— N'importe où, à Paris. Je veux te voir mais je ne veux pas rentrer à la maison.

— Papa et maman réveillonent chez les Faure. Moi j'ai promis d'aller avec Féral et d'autres. Ecoute. Viens vers quatre heures du matin à l'Abbaye. Fais-moi appeler au lavabo.

— Entendu...

Il est dix heures. Il marche un peu sur le boulevard, vers le centre, vers les enseignes lumineuses. Dans une vitrine à demi

Quatre heures. Il a bu deux ou trois whiskys dans les boîtes de son habitude retrouvée et gagne maintenant l'Abbaye où l'attendait Françoise



(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 183.

POURRIE

éclairée et qui fait glace il s'est regardé. Il a un costume de gros drap marron, un peu court pour lui, une chemise de flanelle kaki, une casquette, des souliers à tige de drap qui, il y a deux jours, lui ont paru d'une finesse savoureuse et qui sur le pavé de Paris se révèlent ignobles, déformés, craquelés. Il y a deux ans qu'il n'a pas été rasé de près. Ses mains pendent le long de ses jambes, rouges, avec des ongles carrés et durs. Il se sent si misérable qu'en croisant un agent il a peur subitement qu'on lui demande ses papiers et il se jette dans une ruelle.

Voilà un bouillon-bar. On a mis des guirlandes de papier argenté au plafond et un accordéoniste joue, assis sur une table. Pierre entre, se fait servir à manger, boit deux fines, danse avec une fille en cheveux qui sent la maison close. Il y a une odeur caractéristique de la maison close, une odeur de chair tiède, d'eau savonneuse et de poutre de riz à bon marché. Puis il sort, s'en va à pied le long des boutiques closes et des cafés déjà ivres. Tout droit, sur ces trottoirs où la neige à demi fondue et sale ressemble de la crème de marrons. L'Opéra, la Concorde, la rue Royale. Devant chez Maxim's il s'arrête, stupéfait parce que des gens qu'il connaît sortent. Ils vont vers leur auto ; son premier réflexe veut qu'il se précipite mais le chasseur l'a devancé, le repousse, ouvre la portière. Pierre baisse la tête, contourne le groupe qui parle haut en riant et s'éloigne.

Naturellement il se retrouve rue de Lille, devant la maison. Il y est arrivé instinctivement, mécaniquement. La rue est déserte. Il est tout juste minuit. Il pense que l'appartement est désert. James, Rose, la cuisinière ont dû avoir congé de la nuit, comme d'habitude, pour Noël. Pierre reste un grand moment adossé à la façade d'une maison, de l'autre côté de la rue, à regarder les fenêtres obscures. Et puis, comme déclenché par un ressort, il traverse la chaussée, sonne.

Il crie son nom devant la loge de la concierge, comme autrefois. Il monte les deux étages. Il prend son vieux portefeuille usé et de la plus secrète poche sort un objet qu'il a mis là il y a deux ans, qu'il n'a jamais touché depuis : sa clef.

Et, naturellement, sans palpitations, les tempes un peu chaudes mais seulement à cause de ce vin rouge et de ces fines, Pierre de Lancienne rentre chez lui.

Il n'allume pas. Il n'en a pas besoin. Sûrement, comme autrefois quand il revenait trop tard et qu'il s'efforçait de ne réveiller personne, il marche à tâtons dans le vestibule. Là la grande chaise. Là le coffre. Une porte, deux portes. Il tourne une poignée, il allume, il est dans sa chambre.

Rien n'a été touché, rien. Françoise a dû y tenir la main. Il y a encore des livres sur sa table. Stupéfait, Pierre a le sentiment terrible que rien n'est arrivé. Il vient de rentrer du cours de droit, il va s'habiller pour aller dîner en ville ; il n'a qu'à ouvrir l'armoire pour trouver le linge, l'habit... Pierre s'avance, ouvre l'armoire... Le linge est là, l'habit... Depuis deux ans cette chambre n'a

pas été seulement une chapelle du souvenir, elle est restée vivante, prête à le recevoir.

Alors Pierre tout seul pousse une sorte de râle de joie. Il se regarde et éclate de rire. Quoi ! La Légion, ces vêtements de pauvre, qu'est-ce que tout cela veut dire ! Il n'est rien plus que Pierre de Lancienne. Il se retrouve enfin. Il arrache sa défroque, il fait couler un bain.

Longuement, pendant deux heures il reconstruit le subtil appareil de son élégance. Il se masse et il s'enduit de pâtes, il se rase de près, il retrouve le pli de ses cheveux repoussés, il les colle, il les glace ; ses mains il les polit, les lime, les vernit. Il se parfume, retrouve pour ses dents un émail éclatant, s'habille lentement. Et brusquement il trouve devant sa glace le garçon en habit, parfait, de toujours. Le visage, brûlé, aux yeux plus creusés, a un peu changé, mais le sourire reste le même. Il a vingt-deux ans.

Il retrouve à leur place, sans chercher, en tendant la main, le pardessus qu'il faut, les gants, le chapeau de soie mate.

Il fouille les poches du triste vêtement qu'il vient de quitter, en sort quelques billets de dix francs. Quelle dérision. Une minute il reste à réfléchir au milieu de sa chambre. Puis il sort... Une porte, deux portes... Voilà la chambre de sa mère. Il entre, va droit au secrétaire où Germaine de Lancienne fait ses pneumatiques, range ses factures. Il y a là un tiroir où elle serre une réserve d'argent personnel. Pierre le connaît. Il contient toujours trois ou quatre mille francs. Sans se tromper, sans trébucher il va à ce tiroir, ouvre, prend la poignée de billets. C'est à ce moment qu'il entend un bruit dans le vestibule, la porte même de la chambre. Il se retourne, distingue une ombre ; un réflexe invraisem-



Sans se tromper, sans trébucher, il est allé droit à ce tiroir ; il se penche et l'ouvre.



De son vieux portefeuille, il sort un objet qu'il y a laissé voici deux ans : sa clef

vée. Et il entre à l'Abbaye. La demander au lavabo ! Pourquoi ? Il est impeccable, gai, avec un énorme œillet rose pâle au revers. Tout à l'heure il a rencontré une femme qu'il a bien connue, elle l'a embrassé. Il sait qu'il a une tache rouge qui prolonge le coin de sa bouche. C'est comme s'il tenait une fleur entre les dents, c'est parfait. Il a cet alcool qui lui chauffe la poitrine, il a retrouvé miraculeusement toute sa souplesse, toute sa désinvolture.

Il entre dans la roue au tango. Il s'arrête près de la piste. Toujours les mêmes. Un salut à droite, un salut au fond, deux doigts à la tempe, sans baisser la tête. Et voilà Françoise.

Elle porte une robe d'orghandi blanc, très jeune fille, avec des volants si amples qu'elle semble soutenue par une crinoline ; un corselet qui serre ses jeunes seins, deux gros orchidées sombres sur l'épaule. A peine fardée, avec la lueur effarante de ses yeux de chat, mauves, traversés d'éclats dorés. Elle lui apparaît entre un seau à champagne et un gros bouquet de roses rouges, derrière la table. Autour d'elle il voit les figures de Féral, de Georgette, de toutes les autres, quelques-unes inconnues. Un véritable banquet dont elle semble être la reine.

Il s'avance, se penche. Il y a des exclamations.

— Par exemple. De Lancienne ! D'où sortez-vous ?

Il sourit à la ronde.

— J'arrive du bout du monde.

Déjà on lui tend des coupes, on lui pousse une chaise dans les jambes et il sent le regard de Françoise qu'il évite, pour se retenir de l'enlever par les épaules, par-dessus la table, les bouteilles, de l'emporter.

Il ne lui parle pas pendant l'heure qui suit. On casse des verres, on lance des serpents, on gonfle des baudruches. Mais tout à fait à la fin, au matin, dans la rue, quand Féral entraîne Françoise vers sa voiture, Pierre lui pose sur l'épaule une main qui va être brutale.

— Vous permettez, mon vieux ! Je ramène ma sœur.

Il la pousse dans un taxi et la portière est à peine refermée qu'elle sanglote déjà sur sa poitrine.

Devant leur porte, rue de Lille, elle s'accroche à lui :

— Monte, je t'en supplie, reviens à la maison. Je te jure que j'arrangerai tout.

Il la prend dans ses bras, caresse ses cheveux nus, lui parle doucement :

— Tu ne sais pas ce que j'ai fait, tout à l'heure, Françoise. J'ai volé l'argent dans le tiroir de maman, elle m'a vu ; je l'ai frappée, j'ai failli la tuer.

Le cambrioleur surpris. Le crime crapuleux.

Et c'est une Françoise hébétée, tremblante, qu'il pousse dans le vestibule, avant de s'enfuir.

(A suivre.)

XXX.



blable d'homme traqué lui fait saisir n'importe quoi, un presse-papier en marbre, le brandir, le lancer. Il entend un cri de femme, se précipite vers le bouton électrique, fait la lumière.

Appuyée, défaillante au mur, le front fendu, la joue pleine de sang, Mme de Lancienne en robe du soir en lamé argent voit son fils, en habit, devant elle, une poignée froissée de billets de banque dans la main gauche, comme un mannequin de tailleur. Sans une plainte, froide, elle glisse à terre, à genoux. Il s'avance, se jette lui aussi à genoux et il trouve ces mots effarants :

— Je t'ai fait mal, maman ! maman !

Les yeux fermés pour ne pas le voir, pour ne pas voir ce visage invraisemblable, elle le repousse des deux mains.

— Va-t-en. Non, ce n'est rien, mais va-t-en, va-t-en. Ton père est là.

Et en effet on entend un bruit. M. de Lancienne avait dû s'attarder dans l'escalier. Il arrive. Pierre se redresse, éperdu, saute dans la salle à manger obscure, referme la porte. Il entend son père entrer dans la chambre, s'exclamer, s'agiter. Et la voix de sa mère :

— J'ai eu un étourdissement. Je suis tombée, je me suis blessée. Ce n'est rien, voyons. N'appelle pas.

Pierre ressort par la porte du vestibule, se glisse dans l'escalier. Il est dehors ; il marche. Alors seulement il s'aperçoit qu'il a toujours les billets à la main.

Quatre heures. Il a bu deux ou trois whisks dans les boîtes de son habitude retrou-



Deux chapiteaux de Montségur : l'un, symbolisant les travaux du siège...

LE MYSTÈRE AU TRÉSOR



...l'autre, la démolition, après la capture du patriarche des Cathares.

Foix (de notre correspondant particulier).

UE se passe-t-il au château de Montségur, perché au sommet d'un piton rocheux d'un accès difficile, aux avancées des Pyrénées ariégeoises, comme une sentinelle de la chaîne ? Des fouilles sont pratiquées en ce moment dans ces rochers abrupts, à la recherche des souterrains où l'on croit caché le trésor des Cathares.

C'est que ce nid d'aigle à 1.200 mètres d'altitude, probablement le plus audacieusement et le plus haut perché des châteaux forts, jouit au Moyen Âge d'un rayonnement extraordinaire. Pendant plus de 30 ans, il fut le refuge des Albigeois, autrement dit des Cathares, qui en firent à la fois leur sanctuaire, leur Thabor, comme ils l'appelaient, et leur forteresse.

Chassés de partout, traqués, les hérétiques opposèrent une vive et longue résistance sur ce roc inexpugnable ; mais ils finirent par succomber sous le nombre, et la trahison ; Montségur tomba. Plus de mille guerriers ou fidèles s'y étaient réfugiés ; on en tua deux cents parmi les plus convaincus qui furent brûlés vifs incontinent.

Je suis monté à Montségur, j'ai gravi ces dures pentes et, là-haut, malgré une tempête de neige, j'ai trouvé, au flanc le plus abrupt du pic, un homme qui sonde avec ses ouvriers le calcaire dur comme le granit et qui s'en va, par la mine, par la pioche, à la recherche du labyrinthe des Cathares.

Plus d'un millier d'assiégeants étaient là-haut, avons-nous dit, au moment de la reddition, beaucoup plus que n'en pouvait contenir le quadrilatère de murs formidables assis sur la plate-forme rocheuse.

C'est que dans la forteresse se tenaient les guerriers, mais les non combattants, les vieillards, les femmes, les enfants, les réfugiés



La poterne de la trahison qui s'ouvre sur des abîmes vertigineux.

vivaient dans les souterrains aux ramifications innombrables. Là étaient entassées des provisions énormes ; là aussi était caché le trésor des Cathares.

Or, au moment du siège, à mesure que l'investissement se resserrait, les Cathares muraient les issues des galeries, et cette obturation faite avec des rochers était si bien dissimulée, si bien « camouflée » qu'elle se confondait avec la nature du sol. On imagine ce qu'elle peut être difficile à découvrir, après sept siècles.

Tout semble mystérieux ici ; c'est le domaine de l'occulte, du surhumain, du gigantesque. Les croisés venus de partout pour combattre les hérétiques, avaient surnommé Montségur la « Cité de Satan ».

Quel mystère recelait donc la montagne de Montségur dans ses entrailles, quel pôle d'attraction ?

Je suis venu dans la région pour y dresser un plan de captation hydraulique, me dit M. Arnaud, le jeune ingénieur qui procède aux travaux des fouilles ; mais, tout de suite, Montségur m'a attiré, m'a pris et me tient.

Nous avons longuement parlé du trésor cathare avec M. Arnaud. Il devait être très important, car tous les princes du Midi, et les plus riches, soutenaient le mouvement et envoyaient à tout instant des contributions d'or.

Cet or était enfermé dans des coffres scellés dans la roche fermée à serrure. Il y avait deux clefs, l'une entre les mains de Bertran d'En Marti, le grand patriarche des Cathares, l'autre détenue par Roger de Mirepoix, le chef de la place. Eux seuls connaissaient la cachette.



Vandales, les montagnards arrachèrent au porche d'entrée des pierres à bâtir.

— Nous sommes en présence d'un sol artificiel ; la main de l'homme a entassé ici des fragments de rochers rapportés ; c'est le travail d'obturation d'un orifice souterrain. J'accomplis la besogne inverse ; je déblaie. Cette poussière que j'ai dans la main, c'est le mortier cathare qui atteignait la dureté du ciment romain ; sa composition défie l'analyse ; est-ce encore un secret des faidits ? Tenez, voici mieux ; à plusieurs mètres de profondeur, un débris de poterie. On a donc travaillé dans ce sol avant moi...

... Nous avons parcouru ensemble les ruines du château ; ici, aussi, tout est mystère. Les murailles sont demeurées inébranlables depuis sept siècles. Nulle part on ne trouve des pierres aussi bien taillées, aux faces aussi lisses, aux arêtes aussi vives. On se croirait en présence d'une muraille de cathédrale. Tout est intact, sauf les points où la foudre a frappé, ou ceux où s'est exercé le vandalisme des hommes.

Le château n'avait que deux portes, la grande entrée qui s'ouvrait au midi et une poterne de service, au nord, tournée vers l'abîme. C'est par là, par le côté inaccessible, que la trahison conduisit l'ennemi.

Quand l'ingénieur aura fait tomber le dernier moellon et se trouvera en face du vide, le Moyen Âge va-t-il se révéler dans la caverne sous cet aspect mystérieux que nous avons envisagé ?

M. Arnaud renchérit.

— Montségur n'est pas seulement un refuge du Moyen Âge, mais, de tout temps, il fut un asile pour tous ceux qui avaient besoin de recueillement et de paix : burg féodal, castellum visigoth ou romain, autel des druides ou des cantabres.

— Mais alors il est antérieur à la religion cathare ?

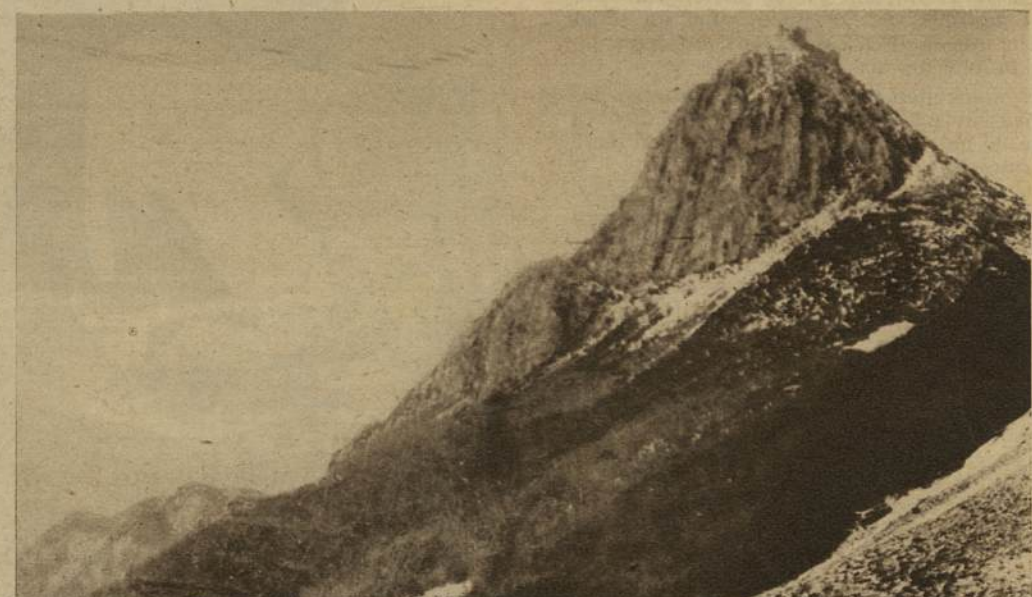
— Qui vous le dit ? Le dogme cathare passe pour le plus ancien du monde, il a précédé toutes les religions, même celles d'Orient ; son origine repose dans l'Atlantide ; de ce continent primitif englouti par les mers, il a rayonné et s'est répandu par le globe.

Nous écoutons ces révélations étranges, impressionnantes, sur ce roc aux falaises à pic, aux parois verticales, vertigineuses, sur un abîme de cinq cents mètres de fond, au bas duquel, minuscules, s'éparpillent les toits rouges d'un petit village de montagne qui abrite des pygmées.

Le Thabor des Cathares est un lieu formidable, mystérieusement fascinant. Est-ce pour cela, coïncidence curieuse, qu'en ce moment les revues, les bulletins des groupes théosophiques, idéalistes, psychiques, ont tous leur chapitre sur Montségur ?

Sachons attendre le dernier coup de pioche du prospecteur des souterrains.

Alex COUTET.



Du château de Montségur, perché sur des rocs abrupts, on aperçoit le pré (à droite), dit « prai des crémat », où furent brûlés vifs 200 Cathares.

LE GRAND CONCOURS DE « DÉTECTIVE » CRIME ET CHÂTIMENTS

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — DÉTECTIVE présente successivement du 5 mai au 9 juin 1932, sous forme de documents photographiques publiés à la page 16 des numéros 184, 185, 186, 187, 188 et 189, les six châtimements suprêmes les plus caractéristiques infligés actuellement pour punir le crime, soit :

- 1° La chaise électrique ;
- 2° La corde ;
- 3° Les balles ;
- 4° La guillotine ;
- 5° Le travail forcé à perpétuité ;
- 6° La réclusion perpétuelle en cellule.

Chacun de nos lecteurs est invité, après la publication du sixième document, à répondre à la question suivante :

1°) Quel est, parmi les six châtimements suprêmes mentionnés ci-dessus, celui qui vous paraît constituer le meilleur châtiment du crime ?

ARTICLE 2. — Les gagnants seront ceux qui auront désigné le châtiment suprême ayant obtenu la majorité des suffrages.

ARTICLE 3. — Pour départager les ex-æquo, les concurrents devront, en outre, répondre aux questions subsidiaires suivantes :

- 2°) Quelle sera, d'après les réponses des concurrents à la première question, la liste-type des six châtimements suprêmes ?
- 3°) Quelle sera la différence entre le nombre des réponses de la majorité et le nombre des réponses désignant le châtiment qui viendra en second sur la liste-type ?

ARTICLE 4. — Les enveloppes contenant les réponses au concours devront nous être parvenues, au plus tard, dimanche 26 juin 1932, avant minuit. Les lettres reçues après ce délai, qu'elles proviennent de France, des Colonies ou de l'Étranger, seront détruites purement et simplement.

Les enveloppes, affranchies convenablement, devront être adressées au journal DÉTECTIVE, 3, rue de Grenelle, Paris VI^e, porter la mention : CONCOURS DES CHÂTIMENTS et renfermer les bons de concours N° 1, 2, 3, 4, 5 et 6 qu'il suffira de détacher chaque semaine à l'angle inférieur de la page 14. Aucune enveloppe ne devra donc nous parvenir avant le 9 juin 1932, date de parution du bon N° 6.

ARTICLE 5. — Chaque lecteur n'a le droit d'envoyer qu'une seule réponse. Il est bien entendu, toutefois, que chaque membre d'une même famille a le droit d'envoyer sa propre réponse à la condition qu'elle soit accompagnée des six bons de concours, rédigée sur feuille séparée et qu'elle porte l'indication du prénom du concurrent écrit en toutes lettres. Les réponses peuvent être groupées dans une même enveloppe.

ARTICLE 6. — Les feuilles de réponses devront porter, sur un même côté :

- a) Les trois réponses au questionnaire, sans aucun commentaire ;
- b) Les nom, prénoms et adresse complète du concurrent, écrits très lisiblement.

ARTICLE 7. — Ce concours, qui est complet, est doté d'un premier prix en espèces de 15.000 francs, et de nombreux autres prix en nature, dont nous publions la liste, page 2.

Les prix devront être retirés à DÉTECTIVE par les gagnants après la publication de la liste des lauréats.

ARTICLE 8. — Tout participant au concours, par le seul fait qu'il rédige et envoie une réponse, accepte d'avance, et sans réserve, tous les termes du présent règlement.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 38.104 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 38.108 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 38.114 : Carrières administratives.

Broch. 38.120 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 38.126 : Emplois réservés.

Broch. 38.132 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 38.138 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 38.144 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 38.150 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 38.156 : Orthographe, rédaction, vérification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 38.162 : Marine marchande.

Broch. 38.168 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 38.174 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 38.180 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, chemisier, coupe pour hommes, coupeuse, professorats).

Broch. 38.186 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 38.192 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 38.197 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

nrf

Le roman de la semaine

VILLA OASIS

par

EUGENE DABIT



DESSIN DE L'AUTEUR

Exclusivité Hachette

MONTRE - BRACELET

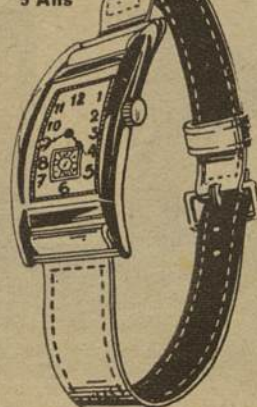
POUR HOMMES

Marque UTILIA

en PLAQUÉ OR LAMINÉ
Rectangulaire et Cintree

épousant exactement la forme du Poignet

Garantie 5 Ans



L'élégance de sa ligne CAM-BREE lui confère un cachet de perfection tout particulier.

CRÉATION

et MODÈLE

Exclusif

MOUVEMENT

A ANCRE empierré de 15 Rubis, Balancier compensé, à l'antimagnétique, Ellipse spirale BRÉGUET Haute précision. Chiffres en relief.

Petit Cadran de Secondes, Braçole en or, avec un velours d'un riche effet. Boîtier en plaqué or.

Indispensable à tous SPORTIFS, TOURISTES, AUTOMOBILISTES, VOYAGEURS, INGÉNIEURS, CONTREMAÎTRES, etc. Contrôle le rendement, oblige à l'exactitude.

PRIME GRATUITE. Tout Souscripteur qui enverra le BULLETIN DE COMMANDE ci-dessous recevra en même temps que la MONTRE-BRACELET un SUPERBE STYLO-MINE en Argent Système Breveté Indérégable.

Les deux objets sont livrables immédiatement aux Conditions du Bulletin ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE

Envoyez m'adresser le BRACELET-MONTRE en PLAQUÉ OR laminé avec sa prime au prix de 295 frs que je paierai à raison de 20 frs par mois, le 1^{er} de 25 frs, port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 280 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'encasement.

Nom et prénoms

Rue

Ville

Département

Signature

Envoi du superbe catalogue, Gratuitement, sur simple demande — Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à L'ÉCONOMIE PRATIQUE — 15, Rue d'Enghien — PARIS-X^e

LE CHRONOMÈTRE "UTILIA"

vous fera le Maître de l'heure

et vous aurez à la fois un Chronomètre de haute précision et un bijou d'une élégance supérieure.

Boîtier en PLAQUÉ OR,

Forme extra-plate

Invariable

Garanti 5 ans

15 à 16 MOIS DE CRÉDIT

20 fr. par mois

PRIME GRATUITE

Une CHAÎNE en PLAQUÉ OR FINE



Diamètre de la montre 4 cm. 1/2

Son MOUVEMENT

Avec échappement à ancre, ligne droite, double plateau, levées visibles et ellipses en rubis empierré de 15 rubis fins, balancier compensateur, véritable Spiral Bréguet, donne un réglage de haute précision insensible aux changements de position et aux variations de température. Il est accompagné de son Bulletin de Marche et de Réglage garanti et sort d'une des PREMIÈRES Manufactures d'Horlogeries Spécialisées.

IL EST GARANTI 10 ANS et sa précision est absolue. Il n'est pas sensible à l'aimantation produite par les dynamos et autres machines électriques.

Son BOÎTIER

n'est pas en Acier qui blanchit et qui rouille. Il n'est pas en Argent qui jaunit et noircit. Il n'est pas en Or, car, en prix abordables, il serait trop mince, trop faible et incapable de se maintenir intact durant des années et en boîte solide et massive, il serait d'un prix trop élevé. INALTERABLE comme l'OR, aussi résistant qu'une boîte d'or de 1500 frs, il a la même forme, la même apparence, les mêmes avantages que l'Or pur tout en coûtant beaucoup moins cher.

Il est en PLAQUÉ OR laminé, composition inaltérable, garantie fixe, et il est racheté après usage 2fr. 50 le gramme, c'est-à-dire 10 FOIS PLUS que l'ARGENT.

Livable immédiatement aux conditions du Bulletin ci-dessous

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné déclare acheter un CHRONOMÈTRE "UTILIA", boîtier PLAQUÉ OR laminé, au prix de 315 frs que je paierai 20 frs par mois, le 1^{er} de 25 frs port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 295 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'encasement. Cette commande me donne droit à la Prime gratuite d'une CHAÎNE en plaqué or.

Nom et prénoms

Rue

Ville

Département

Signature

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



Vous pouvez avoir pour

40 FR. PAR MOIS

CHRONOMÈTRE "CO-RE"

DOUBLE BOÎTIER

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne.

PLAQUÉ OR INALTERABLE

Livrée avec sa chaîne en plaqué or 480.

Catalogue Général N° 32 gratis sur demande

COMPTOIR RÉAUMUR, 75, rue Réaumur, Paris

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

Mlle BLANCHE MYRT Extraordinaire Voyante aveugle. Reçoit t. l. j. même le dim. (sauf mardi), 12, Quai des Célestins (Mét. : Sully-Morland) Consultat. dep. 35 fr. De 10 à 18 h. Vos affaires, vos santés, vos amours !

M^{me} de THELES CELEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et p. cor. mandat 10 fr., d. nals. T. l. j. lun. exc. : 74, r. Lourmel, 4^e et à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. Thérèse GIRARD, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

MARTHA MARY VOYANTE : Méth. égypt. trans. penser. Fixe date, év. par lect. dans sable et crist. Tarots. Reçoit 1 à 7 sauf dim. et lundi. Par cor. 20 fr. 50. 70, r. Pixérécourt : 20^e 5^e et Mét. : Pl. des Fêtes

L. GEORGES Ex-Inspecteur Sûreté l'As des Détectives Directeur de PARIS-DETECTIVE, 55, Faub. Montmartre. Trud. 77-42. Enquêtes Filatures Preuv. à divorce. Missions délicates. Prix mod.

5.000 PHONOS GRATUITS

distributed aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Remplacez les tirets par des lettres, de façon à obtenir 3 mois de l'année, et en prenant une lettre de chacun de ces mois vous obtenez un 4^e mois. Lequel ? Découpez ce bon et adressez-le directement à Phonos ANGELUS, 22, rue des 4-Frères-Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse

CHIENS TOUTES RACES

POLICE, CHASSE, GARDE, LÈVE avec pedigree et garanties.

Expéditions tous pays

CHENIL BERGER POLICIER MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225

Succursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS



IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce Journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanc, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle !

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

HAUT LES MAINS !

Etui à cigarettes forme browning s'ouvre en pressant la gâchette

1. 10 frs ; les 4. 35 frs

Envoi contre remboursement

NIVELON, P. R. Bureau 50, Paris

MONTRE-BRIQUET

estampillé semi-automatique garanti 10 ans 50^f

même mod. sans montre 10^f

Envoi contre rembours.

Fabr. E. V. LYNDIA, MORTEAU près Besançon

Dépot à Paris : 75, rue Lafayette

UNE DAME A MAIGRI

vite et sans danger de 8 kg en un mois sans rien absorber. Elle offre gratuitement son procédé médical facile à suivre en secret pour maigrir entièrement ou amincir à volonté toute partie du visage ou du corps. Beaux résultats dès la 1^{re} semaine. Ecrivez - moi dès aujourd'hui en citant ce Journal. Rép. sous pli fermé disc. et grat. Mme Mirande, 75, r. La Fayette, Paris.

Vente directe du fabricant aux particuliers

Prix franco de douane. Fr. 40.- Fr. 37.- Fr. 30.-

100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.

Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

SPORTIFS

Ce Chronographe en bracelet ou en montre de poche au choix, vous permet d'avoir l'heure exacte, de prendre le temps au 1/5^e de sec. Garanti 6 ans.

Envoi contre remboursement

30.-

Antimagnétique 35.-

Prime à tout acheteur : un super

-be briquet semi-automatique, valeur commerciale : 20.-, ou

bague or contrôlée.

Bracelet - montre, plaqué or ou

argent : 30.-

Fabr. LYNDIA - Morteau près Besançon

Dépot à Paris : 75, Rue Lafayette

INNOVATION

104, CHAMPS-ÉLYSÉES
vous présente



AMPLOR

AMPLIFICATION INTÉGRALE
sans électricité et sans lampes

Breveté dans le monde entier
démonstration permanente 104, Champs-Élysées

Le nouveau
PHONO
PORTATIF
qui réalise l'

DÉTECTIVE

Crime et châtiments



II. — LA CORDE

En Angleterre et dans certains états américains, les condamnés à mort sont pendus. Notre pathétique document a été pris à l'instant où le bourreau va provoquer la chute de la trappe. Le condamné, évanoui, a dû être attaché sur une chaise et mourra assis.

(Lire, page 14, le règlement de notre GRAND CONCOURS doté de nombreux prix.)